

JARVIS L'HONNÊTE HOMME,

DRAME EN DEUX ACTES,

PAR M. CHARLES LAFONT,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,
le 3 juin 1840.

DISTRIBUTION :

JARVIS, marchand.....	M. BOCAGE.	GODWIN, agent de police.....	M. KLEIN.
CORDELIA, sa fille.....	M ^{lle} LÉONTINE-VOLNY.	MARGUERITE, gouvernante.....	M ^{lle} USANNE.
HARRY } ses commis... }	M. PAUL.	PETERS, domestique de Van Claer...	M. ALEXANDRE.
DAVID }	M. SYLVESTRE.	TROIS AGENS.	
VAN CLAEER, médecin.....	M. VOLNY.	DOMESTIQUES.	

Le premier acte à Londres, 1685. — Le deuxième acte à La Haye, 1698.

ACTE I.

Une chambre avec une porte au fond, donnant dans une boutique qui donne elle-même sur la rue; deux portes latérales.

SCÈNE I.

CORDELIA, assise à un bureau et travaillant sur des registres; MARGUERITE, qui entre par la porte à gauche du spectateur; DAVID, qui va et vient dans la boutique.

MARGUERITE, allant s'appuyer sur la chaise de Cordelia.

Encore au travail!... Le jour ne vous suffit plus, maintenant. Vous écrivez à la lumière, vous vous abîmerez les yeux, Mademoiselle.

CORDELIA.

Ma pauvre Marguerite, ce n'est pas le travail qui fatigue le plus les yeux.

DAVID, sur le seuil de la porte.

Mademoiselle Cordelia, je crois qu'il serait temps de fermer la boutique.

CORDELIA.

Il est de bien bonne heure, David.

DAVID.

Oui, Mademoiselle, pour les jours ordinaires; mais c'est aujourd'hui la veille de Noël, et, il y aura du bruit, à cause des messes.

MARGUERITE.

Et vous ne seriez pas fâché d'être libre, n'est-ce pas, cœur? pour aller vous mêler à ceux qui feront du tapage.

DAVID.

Mademoiselle Marguerite, on est d'une opinion ou on n'en est pas. Je ne serais pas fâché, je l'avoue, de boxer dans l'intérêt de la bonne cause; et si quelqu'un de ces chiens idolâtres de papistes me tombait sous le poing...

CORDELIA.

David!..

DAVID.

Ah! je serais sans pitié pour eux! Ne retiennent-ils pas en prison depuis trois semaines, ce bon, ce digne M. Jarvis, votre père? En prison, lui, l'honneur du commerce anglais! lui, qui s'est acquis le surnom du plus honnête homme de Londres!

CORDELIA.

On lui rendra justice.

DAVID.

Peut-être.

CORDELIA, se levant.

Comment, peut-être? y a-t-il donc quelque chose de nouveau? Que sais-tu?

DAVID.

Je ne sais rien, Mademoiselle, sinon qu'avec un roi comme le roi Jacques, et des juges comme ce damné de Jeffries, il faut s'attendre à tout.

MARGUERITE.

Mon Dieu, David, que vous êtes ridicule! si vous n'avez pas d'autres consolations à donner à Mademoiselle...

CORDELIA.

Mais on ne peut le condamner, cependant; quel est son crime? de n'avoir pas voulu dénoncer un ami dont il connaissait le secret! mais un secret, c'est un dépôt, et quel est l'honnête commerçant qui ne respecte pas le dépôt qu'on lui confie?

MARGUERITE.

Oui, Mademoiselle, il est impossible que votre père soit condamné; soyez tranquille.

DAVID, insistant.

Fermerai-je la boutique?

CORDELIA.

Puisque c'est la veille de Noël... je l'avais oublié; je n'ai plus qu'une idée.

MARGUERITE, s'approchant pour la consoler.
Mademoiselle...

CORDELIA, pensive.

Tu crois donc que, ce soir, il y aura du bruit dans les rues?

MARGUERITE.

Jésus Dieu ! cela est sûr; pourquoi me le demandez-vous ?

CORDELIA.

Pour rien.

MARGUERITE.

Vous n'avez pas l'intention de sortir, je l'espère.

CORDELIA.

Moi ? et où irais-je ?

MARGUERITE.

Songez que vous n'avez plus là ce brave M. Harry, pour vous défendre contre ces jeunes seigneurs papistes, qui deviennent de jour en jour plus insolents.

CORDELIA.

J'ai reçu une lettre de lui. Il va revenir; son oncle va mieux. Pauvre Harry ! il ne se doute de rien; quand il apprendra le malheur qui nous a frappés en son absence, sa douleur sera aussi vive que la mienne !

MARGUERITE.

Je le crois bien. Il aime déjà M. Jarvis comme un père.

CORDELIA.

Marguerite !

MARGUERITE.

Pourquoi rougir ? M. Harry n'a-t-il pas toute l'amitié, toute la confiance de votre père ?.. Le sentiment que vous éprouvez pour lui n'a rien de blâmable; c'est un amour selon le Seigneur, et qui fera votre bonheur sur la terre.

CORDELIA.

Ah ! ne parlons pas d'amour, ne parlons pas de bonheur, tant que je n'aurai pas revu mon père !.. Bonsoir, Marguerite.

MARGUERITE.

Vous rentrez chez vous ?

CORDELIA.

Je vais essayer de dormir.

MARGUERITE.

Bonsoir, Mademoiselle.

(Cordelia entre dans sa chambre.)

SCÈNE II.

MARGUERITE, DAVID, dans la boutique.

MARGUERITE.

Ah ! quel ange !.. c'est la digne fille de son père; on n'en peut rien dire de mieux.

DAVID.

M^{lle} Marguerite ! M^{lle} Marguerite !

MARGUERITE.

Plus bas donc, brailard; Mademoiselle est allée dormir. Qu'est-ce que vous lui voulez, à M^{lle} Marguerite ?

DAVID.

La complaisance d'un coup de main, pour m'aider à fermer la boutique.

MARGUERITE.

Vous ne pouvez pas la fermer tout seul ?

DAVID.

Non; parce que, quand je tiens la lampe, je ne peux pas accrocher les volets, et quand j'accroche les volets sans tenir la lampe, alors, je n'y vois pas clair. Est-ce juste, ce que je dis là ?

MARGUERITE.

Une fois par hasard... Voyons, attendez. (Elle entre dans la boutique et éclaira David, qui met les volets. Cordelia entrouvre la porte de sa chambre, s'assure qu'elle n'est pas vue, traverse rapidement le théâtre, et sort par une porte latérale. Marguerite et David reviennent en scène.)

MARGUERITE.

Il est bien temps que M. Jarvis sorte de prison, ou que M. Harry revienne; une maison abandonnée à un paresseux comme vous...

DAVID, qui va se chauffer.

Allons donc ! une maison aussi bien famée que la maison Jarvis, ça marche tout seul. Mais, poursuivez, je vois que vous êtes dans vos idées noires ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

MARGUERITE.

Ce que vous avez fait ? Vous ne faites rien, et c'est pour ça que je vous gronde.

DAVID.

Vous parliez du retour de M. Harry; est-ce que Mademoiselle l'attend ?

MARGUERITE.

Oui; son oncle va mieux; il est en route pour revenir.

DAVID.

Son oncle va mieux ! Pauvre ami ! un oncle qui l'avait fait partir en poste, pour Bristol, sous prétexte qu'avant de mourir il voulait embrasser une dernière fois son légataire universel... et il en réchappe !.. c'est un procédé bien inconvenant.

MARGUERITE.

Mauvais cœur !

DAVID.

Écoutez donc, je me mets à la place d'Harry, on n'aime pas à se déranger pour rien... mais cette conversation vous déplaît, et d'ailleurs j'ai la phote des pieds suffisamment réchauffée. Je vous présente mes respects, duègne.

MARGUERITE.

Vous partez ?

DAVID, gracieux.

Chercheriez-vous à me retenir ?

MARGUERITE.

Hé ! que vous êtes bête !.. j'ai peur de rester seule, voilà tout.

DAVID.

C'est un malheur qui vous arrive toutes les nuits, j'aime à le croire. Mademoiselle a'est déjà retirée dans sa chambre, qui vous empêche d'aller vous barricader dans la vôtre ?

MARGUERITE.

Il faudra donc que je ferme la porte derrière vous. Comment faire ? je ne suis pas assez forte pour soulever la barre.

DAVID.

Aussi nous laisserons la porte de la rue dans l'état où elle est, et je sortirai par celle-ci,

qui donne dans la cour de maître Cornélius, l'apothicaire, notre cher voisin.

MARGUERITE.

Qu'allez-vous faire dehors? chercher quelque bataille, attraper quelque mauvais coup?

DAVID.

Je vais demander des nouvelles de M. Jarvis.

MARGUERITE.

Et qui vous en donnera?... espérez-vous être plus heureux que sa fille?

DAVID.

Je l'espère... Avez-vous entendu parler du docteur Van Claer, ce célèbre médecin hollandais, venu en Angleterre à la suite du roi Charles II?

MARGUERITE.

Si j'en ai entendu parler! Je l'ai vu bien des fois dans la boutique de maître Cornélius, chez lequel il venait surveiller l'exécution de ses ordonnances. Il était premier médecin du feu roi.

DAVID.

Oui; mais à l'avènement du roi nouveau, il a résigné toutes les fonctions qu'il occupait, excepté celle de médecin en chef des prisons. Il est possible qu'à ce titre il ait vu M. Jarvis, et...

MARGUERITE.

Vous avez raison, c'est une bonne idée; et vous le connaissez donc cet excellent docteur?

DAVID.

Lui? pas encore; mais, depuis hier au soir, je suis lié intimement avec son valet de chambre; je l'ai prié de prendre des informations auprès de son maître, et... (On frappe à la porte du fond un coup violent.) Qui va là?

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

DAVID.

Voilà un coup de marteau qui sent le papiste ou diable. (Un second coup.)

UNE VOIX, en dehors.

Ouvrez, au nom du roi!

DAVID.

Dites donc, dame Marguerite, si je montais au troisième pour jeter un pot de fleurs sur la tête à ce Monsieur qui parle si haut? il croirait que c'est une tuile.

MARGUERITE.

Malheureux!

DAVID.

Tiens, ce ne serait pas une grande perte, il n'y a plus de fleurs dedans, c'est l'hiver.

LA VOIX, du dehors.

Eh bien! ouvrez-vous, ou faut-il que je fasse enfoncer la porte?

MARGUERITE.

On y va... on y va.

DAVID.

Voilà toujours comme vous êtes, au lieu de résister...

MARGUERITE.

Résister! aux ordres du roi!... ne savez-vous pas qu'il y va de la tête... ne compromettons pas M. Jarvis.

DAVID.

Oh! parbleu! il n'y a pas besoin d'être deux... ne vous dérangez pas... je vais ouvrir!

(Il va ouvrir.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, GODWIN, DAVID, Trois AGENS.

GODWIN.

Vous êtes sourds, ici?

MARGUERITE.

Pardon, M. le Constable; on dit qu'il y aura du bruit cette nuit dans les rues, et nous avons barricadé la porte.

GODWIN.

Il y aura du bruit? qui dit cela? ceux qui veulent en faire.

MARGUERITE.

M. le Constable...

GODWIN.

Je ne suis pas constable.

DAVID.

Et vous vous introduisez de nuit dans le domicile d'un Anglais!... qui êtes-vous donc?

GODWIN.

Quelqu'un qui peut te faire pendre.

DAVID.

Cela suffit.

MARGUERITE.

Puis-je savoir ce qui vous amène?

GODWIN.

Attendez que je vous interroge... (Montrant la salle de droite.) Où mène cette porte?

MARGUERITE.

Dans une cour.

GODWIN.

Qui vous est comme avec maître Cornélius, l'apothicaire, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Oui, Monsieur.

GODWIN, montrant la porte de gauche.

Et celle-ci?

MARGUERITE.

Chez ma jeune maîtresse.

GODWIN.

Et où est la chambre de Jarvis?

MARGUERITE.

Au-dessus.

GODWIN, à David.

Ici, drôle... Eh bien! entends-tu?

DAVID.

Ah! c'est à moi que vous parlez?

GODWIN.

Et à qui donc?

DAVID.

Je croyais que c'était à un de ces Messieurs.

GODWIN.

Tu fais le plaisant.

DAVID.

C'est défendu?

GODWIN.

Je te ferai plaisanter à Tyburn.

DAVID.

Ne vous occupez pas de mon logement.

GODWIN.

Prends une lampe et éclipse deux de ces hommes.

DAVID.

Où voulez-vous qu'ils aillent?

GODWIN.

Dans la chambre de ton maître.

DAVID.

Qu'ils s'éclaircissent eux-mêmes. Je suis commis, et pas domestique.

GODWIN, s'approchant de lui.

Tu ne sais donc pas qui je suis ?

DAVID.

C'est la première fois que j'ai affaire à la justice.

GODWIN.

J'prends garde que ce ne soit la dernière. Je m'appelle Godwin. (Mouvement de David.) Je vois que tu me connais, marche.

DAVID, passant auprès de Marguerite.

C'est celui que le peuple appelle le poignard de Jeffries. Dame Marguerite, faites tout ce qu'il vous dira. (Il sort avec deux des agents.)

GODWIN.

Que t'a-t-il dit à l'oreille en passant près de toi ?

MARGUERITE.

Il ne m'a rien dit, Monseigneur.

GODWIN.

Tu mens... il t'a dit mon nom... et mon surnom, peut-être... mais il n'y a pas de mal; tu n'en obéiras que mieux.

MARGUERITE.

Que faut-il que je fasse ?

GODWIN.

Ouvre ces tiroirs.

MARGUERITE.

Les tiroirs du bureau de M. Jarvis ?

GODWIN.

Les tiroirs du bureau de M. Jarvis.

MARGUERITE.

C'est Mademoiselle qui en a les clés.

GODWIN.

Eh bien ! demande les clés à Mademoiselle.

MARGUERITE.

Mais elle dort, pauvre enfant.

GODWIN.

Réveille-la.

MARGUERITE.

Mais, Monsieur...

GODWIN.

Allons, obéis.

MARGUERITE.

J'y vais. (Elle entre chez Cordelia.) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

GODWIN.

Qu'est-ce que c'est ?

MARGUERITE, dans la chambre de Cordelia.

M^{lle} Cordelia ! M^{lle} Cordelia !

GODWIN.

C'est incroyable ! ces filles de marchand qui vous prennent des noms de filles de roi !

MARGUERITE, revenant.

Ab ! Monsieur ! Monsieur !

GODWIN.

Qu'es-tu donc ?

MARGUERITE.

M^{lle} Cordelia qui n'est pas dans sa chambre.

GODWIN.

Qu'est-ce que cela me fait, à moi !

MARGUERITE.

Où peut-elle être, mon Dieu !

GODWIN.

Où sont les jeunes filles, quand on ne sait pas où elles sont ?

MARGUERITE, indignée.

Oh ! Monsieur !..

GODWIN.

Dépêchons... les clés ?

MARGUERITE.

Les voici. Elle les avait laissées sur la table.

GODWIN.

Allons, les tiroirs.

MARGUERITE, à elle-même, en ouvrant les tiroirs.

A cette heure, et un jour comme celui-ci.

GODWIN, à l'agent qui est resté avec lui.

Prends toutes ces paperasses.

MARGUERITE.

Mais c'est la correspondance de M. Jarvis.

GODWIN.

Justement, c'est ce que je cherche... l'autre ?

MARGUERITE.

Mais, dans celui-ci, ce sont les reçus.

GODWIN.

Prends les reçus... on le croira sur parole. N'est-ce pas le plus honnête homme de Londres ?

MARGUERITE.

Elle aura profité du moment où je fermais la boutique avec David.

GODWIN.

Est-ce tout ?

MARGUERITE.

Où est-elle allée ?..

GODWIN.

Est-ce tout ?

MARGUERITE.

Mais vous le voyez bien, puisqu'il n'y a que deux tiroirs !

GODWIN, à l'agent.

Fais une liasse de tout cela ; je l'examinerai à loisir. (David et les deux agents rentrent.) Eh bien ?

DAVID.

Voilà ce qu'ils ont trouvé, et ils m'ont forcé de faire le paquet encore. Oh ! si je les rattrape...

GODWIN.

Tu raisonnes je crois... (Aux agents.) Maintenant, visitez cette autre chambre.

(Les deux agents entrent dans la chambre à gauche.)

MARGUERITE.

La chambre de Mademoiselle ?.. Hélas ! mon Dieu ! elle n'a rien à cacher.

GODWIN.

Excepté ses lettres d'amour ? mais ne crains rien, nous sommes discrets.

DAVID, à lui-même, entre ses dents.

En tous cas, ce n'est pas à toi qu'elle en écrira, sois tranquille.

GODWIN.

Pourquoi mâches-tu la moitié de tes paroles ? je n'en voudrais rien perdre.

DAVID.

C'est un défaut que j'ai dans le gosier.

GODWIN.

Je connais un remède souverain pour les maux de gosier ; et pour savoir ce que c'est, tu vas me suivre.

DAVID.

Je ne suis pas curieux.

GODWIN, aux agents qui rentrent.

Eh bien ?

UN AGENT.

Nous n'avons rien trouvé.

GODWIN.

Ce drôle va passer une nuit au frais, pour apprendre à mesurer ses paroles.

MARGUERITE.

David, qu'avez-vous fait ?

DAVID.

Eh ! c'est plus fort que moi, dame Marguerite. Mais laissez faire, je te reconnaitrai, va !

GODWIN.

Allons, par ici, vous autres... marchons.

(Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, seule.

Il sort... Il me laisse seule !.. Pauvre maison abandonnée, où chaque jour s'abat un nouveau malheur !.. mon maître en prison ! sa fille disparue ! où est-elle allée ?.. la Tamise n'est pas loin d'ici... merci de moi ! quel soupçon coupable ! elle a trop de religion !.. elle a trop de religion !.. (On frappe de nouveau à la porte du fond.) Ah ! qui que ce soit qui frappe à cette porte, je vais ouvrir !.. il n'y a plus de danger que pour moi, je n'ai pas peur.

HARRY, du dehors.

Marguerite ! David ! Ouvrez, c'est moi, c'est Harry.

MARGUERITE.

Harry ! oh ! c'est Dieu qui nous l'envoie... voilà... voilà.

(Elle ouvre. Harry entre portant Cordelia évanouie.)

SCÈNE V.

MARGUERITE, HARRY, CORDELIA.

MARGUERITE, s'écriant.

Dieu du ciel ! elle est morte !

HARRY.

Évanouie seulement, et j'espère que ce ne sera rien... des sels...

MARGUERITE.

Voilà son flacon.

HARRY.

Bien.

MARGUERITE.

C'est vous qui la ramenez !.. mais comment cela s'est-il fait ?

HARRY.

(Pendant qu'il parle, il fait respirer des sels à Cordelia, et Marguerite lui baigne les tempes avec un mouchoir trempé dans de l'eau fraîche.)

Un miracle dont je remercierai Dieu toute ma vie. Je suis arrivé à Londres, il y a une heure, je revenais ici le plus vite que je pouvais, lorsqu'en passant au pied de la Tour, j'aperçois dans l'obscurité une femme qui se débat entre trois hommes qui l'insultent... je ne distinguais pas ses traits ; mais sa voix... oh ! sa voix m'était connue !.. je m'approche, c'était elle !.. je ne

me souviens pas de ce qui est arrivé... ce que je sais, c'est que ces trois misérables ont pris la fuite. Alors, pauvre enfant, elle m'a reconnu... elle a prononcé mon nom... et elle s'est évanouie dans mes bras.

MARGUERITE.

Je crois qu'elle revient à elle ?

HARRY.

Comment l'avez-vous laissée sortir, dame Marguerite ? M. Jarvis était donc absent ? n'est-il ?

MARGUERITE.

Silence !

CORDELIA, revenant à elle.

Oh ! mon Dieu !

HARRY.

Cordelia !

CORDELIA.

Harry !.. où suis-je ?

HARRY.

Chez votre père... et auprès de moi. Ne craignez plus.

CORDELIA.

Ah ! vous voilà donc ?.. combien je désirais vous voir !..

HARRY.

Je me suis mis en route dès que la santé de mon oncle me l'a permis.

MARGUERITE.

Chère et imprudente demoiselle, comment avez-vous osé sortir, toute seule, et par cette nuit !

HARRY.

Vous n'avez pas craint d'inquiéter votre père ?

CORDELIA.

Mon père ! mon père !.. mais, Harry, vous ne savez donc rien ?

HARRY.

J'arrive.

CORDELIA.

Il y a trois semaines qu'il est arrêté.

HARRY.

Votre père !

CORDELIA.

Il y a trois semaines, entendez-vous cela, M. Harry, trois semaines que je ne l'ai vu, que je suis sans nouvelles de lui, que je ne sais s'il est vivant, s'il est malade, s'il est mort. Ah ! vous comprenez tout ce que j'ai souffert, vous qui vivez depuis trois ans avec le père et avec la fille, et qui avez pu mesurer dans toute son étendue l'affection qui les unit l'un à l'autre ! trois semaines sans voir mon père, moi, qui jusque-là, ne l'avais pas quitté un seul jour ! ce que j'ai versé de pleurs, ce que j'ai essayé d'affronts, ce que j'ai fait de démarches vaines pour obtenir des geôliers de mon père la permission de le voir, ne fût-ce qu'une minute, de lui parler, ne fût-ce que pour lui dire adieu, il est inutile que je vous l'apprenne... pleurs, prières, démarches, rien n'a réussi ! cette nuit encore, cette nuit, j'étais décidée à la passer à genoux sur le seuil de la Tour. Ma persévérance aurait touché peut-être quelques-uns de ces cœurs de fer... je pleurais, je priais depuis une heure, quand trois jeunes seigneurs sont passés... que m'ont-ils dit ? je l'ai oublié, mais ils

n'entraînaient, les lâches, et sans vous, sans votre courage... te l'a-t-il dit, Marguerite, t'a-t-il dit que je lui dois la vie et l'honneur?

MARGUERITE.

Il a défendu son bien, Mademoiselle.

HARRY.

Malheureuse Angletorre! quand finira tout ceci?... Votre père est arrêté, lui, le meilleur, le plus juste des hommes! an fait, je le lui avais prédit : les indignes Anglais qui nous gouvernent ne devaient lui pardonner ni son attachement à la religion réformée, qui est la satire de leur apostasie, ni sa popularité, qui, dans un jour de tumulte, pourrait faire un drapeau de son nom!... mais enfin, on n'a pas pu l'arrêter comme compable de trop de vertu!... quel prétexte ont-ils pris?... que lui reprochent-ils?..

CORDELIA.

De n'avoir pas fait une tache ineffaçable à sa réputation d'homme de bien. Vous avez vu souvent à la maison sir Frédéric Burdett, un des vieux amis de mon père?

HARRY.

Oui.

CORDELIA.

Eh bien! un sentiment de fidélité mal entendue l'avait fait entrer dans le parti de ce pauvre duc de Monmouth, le fils naturel du feu Roi. Sir Frédéric a une fille, une de mes amies d'enfance. Prévoyant que l'expédition du duc ne réussirait pas, il écrivit à mon père, lui fit part du complot dans lequel il allait entrer, et lui recommanda sa fille dans le cas où il la laisserait orpheline; mon père brûla cette lettre, mais il y répondit, cette réponse fatale a été trouvée dans les bagages de sir Burdett, après la malheureuse affaire de Sedge-Moor, où le duc de Monmouth a été fait prisonnier et où sir Burdett a perdu la vie. La réponse de mon père ne contient que ces seules paroles : « Sois tranquille, Burdett, ta fille sera la mienne. » Mais, dans les jours où nous sommes, en fallait-il davantage pour que mon père fût arrêté?

HARRY.

Ah! Mademoiselle! Mademoiselle! je comprends; on l'accuse de n'avoir pas révélé le complot dont il avait connaissance?

CORDELIA.

Le pouvait-il, Harry? pouvait-il envoyer à la mort le meilleur de ses amis?

HARRY.

Il ne le pouvait pas, sans doute; mais la raison d'état n'admet point ces excuses, il existe une loi, une loi terrible....

CORDELIA.

Terrible!.. et de quel châtimeut mon père serait-il donc menacé?

HARRY.

Vous l'ignorez?

CORDELIA.

Je vous le demande.

HARRY, après un silence.

Quelques années d'exil, peut-être.

CORDELIA.

Ah! ce serait affreux, mais votre effroi me faisait craindre... une peine plus grande,

HARRY.

Vous avez vu les amis de votre père?

CORDELIA.

Oui, je les ai vus.

HARRY.

Eh bien?

CORDELIA, lui tendant la main.

Eh bien! mon père n'en avait qu'un seul!

HARRY.

Ah! celui-là ne peut mettre à votre service qu'une volonté ferme et un dévouement à toute épreuve; mais avec cela, et avec l'aide du ciel, nous sauverons votre père; croyez-moi, nous le sauverons!...

CORDELIA.

Cher M. Harry!.. mais, Marguerite, que s'est-il passé en mon absence? qu'est-ce que ce désordre?

MARGUERITE.

Je n'ai pas encore eu le temps de vous le dire; des agents de lord Jeffries sont venus; ils ont fait une perquisition.

CORDELIA.

Tant mieux, je les dédie d'avoir rien trouvé qui puisse compromettre mon père.

MARGUERITE.

Fort bien; mais ils tout retourné, tout mis sens dessus dessous... Jusque dans votre chambre.

CORDELIA, prenant une lampe.

Dans ma chambre.

MARGUERITE.

Je n'ai pu les empêcher.

CORDELIA.

Ah! mon Dieu, s'ils avaient emporté ma Bible! vous savez, cette Bible annotée de la main de mon père. Attendez-moi, M. Harry, je reviens.

(Elle entre chez elle.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, HARRY, DAVID.

DAVID, qui entre tout éperdu.

M^{lle} Marguerite! M^{lle} Marguerite!

HARRY.

Eh bien! à qui en as-tu?

DAVID.

C'est vous... tiens! c'est vous... oh! ah!

HARRY.

C'est bon, nous nous étonnerons après; apportes-tu quelques nouvelles?

MARGUERITE.

Comment se fait-il que vous soyez libre?

DAVID.

Parce qu'au premier coin de rue j'ai donné un coup de poing à l'un des hommes qui m'accompagnaient, un croc-en-jambe à l'autre et... zeste... en deux minutes, j'étais à deux cents pas. J'ai couru chez le valet de chambre du docteur Van Claer, qui, par parenthèse, vient de recevoir l'ordre de quitter l'Angleterre dans trois jours...

MARGUERITE.

Mais c'est de M. Jarvis qu'il s'agit! sais-tu quelque chose sur M. Jarvis?

DAVID.

La commission qui devait le juger s'est rassemblée aujourd'hui sous la présidence de lord Jeffries,

HARRY.

Eh bien ?..

DAVID.

Eh bien ! c'est affreux ! condamné !..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CORDELIA, sortant de sa chambre.

CORDELIA.

Condamné ! qui, mon père ?

DAVID.

M^{lle} Cordelia !..

CORDELIA.

Que dis-tu là, voyons ; ne dis-tu pas que mon père a été condamné ?

DAVID.

Je suis loin de garantir cette triste nouvelle ; j'ai peut-être de mauvaises informations.

CORDELIA.

Ne cherchez pas à me tromper ; vous savez la vérité, il faut me la dire. Mon père a été condamné ! à quoi ? à la prison ?.. Répondez-moi donc !.. à l'exil ?.. Oh ! mais ce silence est atroce !.. David, est-ce que mon père est condamné à mort ?..

(La porte du fond est restée entr'ouverte ; Jarvis entre dans la boutique et arrive sur le seuil de l'arrière-boutique sans être entendu des personnages qui sont en scène.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JARVIS.

JARVIS.

C'est comme cela qu'on ferme les portes, chez moi ?

HARRY, se retournant.

M. Jarvis !

CORDELIA.

Mon père ! (Elle se jette dans ses bras.)

MARGUERITE et DAVID.

M. Jarvis !

JARVIS, après une pause.

Te voilà de retour, Harry... Sois le bien venu, mon enfant, et que Dieu récompense ceux qui n'oublient point leurs amis dans le malheur ! Bonsoir, David ; bonsoir, Marguerite.

MARGUERITE.

Bonsoir, mon... Monsieur ; je suis si contente, que je ne peux pas parler... Mais, qu'est-ce que vous disiez donc, imbécille ?

DAVID.

Le valet de chambre du docteur Van Claer était mal informé... ou bien il s'est moqué de moi !

JARVIS.

Comment ?

CORDELIA.

Embrassez-moi donc encore, mon père, mon bon père !..

JARVIS.

Chère enfant !

DAVID.

Il m'avait dit que la commission s'était rassemblée aujourd'hui à quatre heures.

JARVIS.

C'est vrai.

DAVID.

Que vous aviez paru devant elle.

JARVIS.

C'est encore vrai.

DAVID.

Et que vous aviez été condamné... Ah ! par dieu, puisque vous voilà libre, on peut bien le dire... que vous aviez été condamné à mort !

CORDELIA.

Quelle horreur !

JARVIS.

A cet égard, ma présence doit vous rassurer. (Avec un peu d'amertume.) Ce sont d'honnêtes juges qu'on calomnie, de bons et loyaux Anglais... Mais comme tu me regardes, Cordelia ? tu n'es pas encore revenue de ta surprise... Voyons, calme-toi, pauvre enfant... parle-moi, parle ! il y a si long-temps que je n'ai entendu ta voix !

CORDELIA.

Non, non, mon père... c'est à vous de parler ; car, pour être sûr de mon bonheur, ce n'est pas assez de vous voir, il faut encore que je vous entende... Ce bonheur s'agit, inespéré, immense, il m'étouffe, il m'étouffe... Ah ! Dieu soit loué ! je puis pleurer, je pleure... je suis sauvée !..

JARVIS.

Mon enfant ! ma fille chérie !.. oh ! cesse, cesse, car voilà ta faiblesse qui me gagne et Harry va se moquer de nous ! Essaie ces beaux yeux que j'adore... Il n'ont que trop pleuré en mon absence !

CORDELIA.

Hélas !

JARVIS.

Quel bonheur que tu sois ici, Harry ! l'heureuse nuit qui nous réunit est la nuit de Noël, et nous avions l'habitude de la fêter en famille. Marguerite, n'as-tu rien à nous offrir pour faire un pauvre petit réveillon ?

MARGUERITE.

Là ! il n'y a qu'à moi que ces malheurs arrivent. Hélas ! Monsieur, nous étions si loin de vous attendre... Il n'y a presque rien à la maison.

JARVIS.

Voilà David qui ne demande pas mieux que de te donner un coup de main... et qui, au besoin, ira faire pour toi quelques emplettes.

DAVID.

De grand cœur.

JARVIS.

Allons, vite à l'ouvrage ; nous avons beaucoup de choses à faire, cette nuit.

CORDELIA.

Comment ?

DAVID.

Je vais répandre dans tout le quartier le

bruit de votre acquittement... Ça va être une joie !..

JARVIS, l'arrêtant.

J'ai des raisons pour en faire un secret jusqu'à demain... Ainsi, Marguerite, David, vous me promettez de vous taire ?

CORDELIA.

Vous m'inquiétez ! que veut dire...

JARVIS.

Je ne pourrais refuser d'accueillir les félicitations de mes voisins, de mes amis, et je veux passer la nuit avec vous, mes enfants, avec vous seuls... ainsi...

DAVID.

C'est convenu : cette nuit, bouche close... Mais demain, je prendrai une trompette.

JARVIS.

Je te le permets.

MARGUERITE.

Venez, venez, David ! Ah ! que je suis heureuse !..

SCÈNE IX.

CORDELIA, JARVIS, HARRY.

JARVIS.

Voyons, mes enfants... maintenant que nous sommes seuls, parlons un peu de cette pauvre maison Jarvis qui a été privée en même temps, et par une fatalité bien cruelle, de son chef et de son premier commis... Elle a été fermée, n'est-ce pas ?.. La maison de Jarvis fermée !

CORDELIA.

Non, mon père ; pas un seul jour.

JARVIS.

Comment ? mais depuis quand donc Harry est-il revenu ?

HARRY.

Hélas ! Monsieur, ce soir seulement.

JARVIS.

Qui donc a supporté le poids des affaires ? Ce n'est pas David.

CORDELIA.

Non, mon père ; c'est moi.

JARVIS.

Toi, ma fille ?

CORDELIA.

Et avec bien du bonheur, allez ! Je savais que dans votre prison, la pensée qui vous tourmentait le plus, était celle de votre crédit.

JARVIS.

Après celle de ta douleur, ma fille... Ainsi, la vente ?

CORDELIA.

J'y ai présidé.

JARVIS.

La correspondance ?

CORDELIA.

Je l'ai faite.

JARVIS.

Les registres ?

CORDELIA, les lui montrant.

Voyez, tout est au courant ; l'honneur de la maison est sauf.

JARVIS, après une pause.

Oh ! mou Dieu, je vous rends grâce !

(Il s'assied devant les registres.)

CORDELIA.

L'accusation qui pesait sur vous a glacé le courage d'un grand nombre de vos amis ; mais tout en refusant d'intercéder en votre faveur, ils prenaient le plus vif intérêt à votre situation commerciale... De toutes parts, on m'offrait des remises, des renouvellements... J'ai remercié, et j'ai refusé.

JARVIS.

Tu as bien fait.

CORDELIA.

La maison Van Bremel, d'Amsterdam, a même écrit, à la nouvelle de votre arrestation, pour vous ouvrir un crédit double de celui que vous aviez chez elle.

JARVIS.

Harry, voilà la plus douce récompense de vingt ans de probité... Et quand cette lettre est-elle arrivée ?

CORDELIA.

Hier.

JARVIS.

Où est-elle ?

CORDELIA, fouillant dans sa poche.

La voilà.

JARVIS.

Donne ; il est de mon devoir d'y répondre... Mais, vois donc, Harry, quel ordre ! quelle clarté !.. Ah çà ! Cordelia, la tenue des livres ne s'apprend pas toute seule... Tu as donc eu un professeur ? (Il se lève.)

CORDELIA.

Oui, mon père ; et bien avant que vous fussiez arrêté.

JARVIS.

Qui donc ?

CORDELIA, montrant Harry.

Lui, mon père.

JARVIS.

Harry ? Ah ! ah !

HARRY.

Oui, Monsieur ; M^{lle} Cordelia m'avait prié de lui donner des conseils, et je n'avais pas cru devoir les lui refuser.

CORDELIA.

J'avais depuis long-temps le projet de vous aider, mon père ; vous travailliez tant !

JARVIS.

Mais à quel moment ces leçons se donnaient-elles ?..

HARRY.

Quand vous n'étiez pas là.

CORDELIA.

Et quelquefois même quand vous y étiez ; vous êtes si distrait !

JARVIS.

C'est vrai ; que veux-tu ? mes affaires me trottent toujours dans la tête, en sorte que bien souvent j'ai l'air de rester étranger à ce qui se passe autour de moi ; mais je n'en fais pas moins mes petites observations, et quand je suis seul, je me rappelle... des détails qui avaient passé devant mes yeux sans éveiller aucune pensée, se représentent à mon esprit et prennent de

l'importance... Je finis par arriver à la vérité tout comme un autre... Et, savez-vous une découverte que j'ai faite, pendant les trois semaines que je viens de passer en prison?

HARRY.

Non, Monsieur ; laquelle ?

CORDELIA.

Oui, laquelle, mon père ?

JARVIS.

C'est que vous vous aimez.

CORDELIA.

Mon père !

HARRY.

M. Jarvis !

JARVIS.

Ah ça ! mes enfants, croyez-vous que si votre amour m'eût contrarié, je ne m'en serais pas aperçu plus tôt ? Vous gardez le silence... Je me suis peut-être trompé... Est-ce que je me suis trompé, Cordelia ?

CORDELIA.

Demandez à M. Harry.

JARVIS.

Est-ce que je serais dans l'erreur, mon ami ?

HARRY.

Demandez à mademoiselle votre fille.

JARVIS.

Bien répondu de part et d'autre. Ta maui, Cordelia ! la tiennne, Harry. (Il les rapproche et les unit. Les deux jeunes gens font un mouvement.) Quand vous mariez-vous ?

HARRY.

Ah ! le plus tôt sera le mieux.

CORDELIA.

Mon père, il faut du temps.

JARVIS.

Je me range à l'opinion d'Harry : j'aime les affaires qui se terminent vite.

HARRY.

Oh ! et quand, M. Jarvis, quand ?

JARVIS.

Cette nuit même... voulez-vous ?

CORDELIA.

Mon père !

JARVIS.

Écoutez-moi, mes enfants ; maintenant que nous nous sommes expliqués, et que nous sommes bien heureux, j'ai un aveu à vous faire.

CORDELIA.

Je tremble... Quel aveu ?

JARVIS.

En sortant de l'audience, j'ai rencontré un de mes juges qui m'attendait. Ce juge, à qui j'avais sans doute inspiré de l'intérêt, m'a dit que je ferais bien de quitter l'Angleterre pour quelque temps. Je crois que le conseil est bon, et je pars demain.

CORDELIA.

Oh ! partout où vous irez, nous vous suivrons.

HARRY.

Oui, oui, partout !

JARVIS.

Non pas, mes enfants, non pas. Et ma maison, que deviendrait-elle ? sommes-nous assez riches pour l'abandonner ? en vous mariant l'un à l'autre, je ne vous donnerais donc que la misère ? j'ai plus de prévoyance et moins d'égoïsme. Vous

resterez à Londres ; mais vous comprenez que je ne puis vous quitter sans avoir vu donner la bénédiction nuptiale. Vous la recevrez cette nuit, dans la chambre où est morte ta mère, et c'est le révérend docteur Graham, notre pasteur et mon ami, qui se chargera de vous la donner.... Tu vas aller chez lui, Harry, et tu le prieras de passer chez moi tout à l'heure. Il n'a pas l'heure. Il n'a pas l'habitude de me refuser

CORDELIA.

Mou père ! mon père ! vous allez encore nous quitter !

JARVIS.

Espérons que Dieu enverra de meilleurs conseillers au roi d'Angleterre... Allons, Harry, tu étais si pressé, tout à l'heure ?

HARRY.

C'est que la oovole de votre départ empoisonne toute ma joie.

CORDELIA.

Cher Harry !... mais, maintenant, mon père a le droit de vous donner des ordres. Allez.

HARRY.

Je sors et je reviens. J'ai des amis à Loulres et j'espère encore qu'il ne partira pas.

(Il sort.)

SCÈNE X.

JARVIS, CORDELIA.

JARVIS.

Toi, ma fille, laisse-moi seul un moment, rentre dans ta chambre.

CORDELIA.

Que je rentre dans ma chambre, et pour quoi ?

JARVIS.

Ne feras-tu pas quelques apprêts ?

CORDELIA.

Non.

JARVIS.

C'est que je voudrais répondre aux Van Bremel. Je dois les remercier de la marque de confiance qu'ils me donnent. Va, ma fille.

CORDELIA, en sortant.

Il n'y a pas de bonheur complet sur la terre.

SCÈNE XI.

JARVIS, seul, la regardant sortir.

Pauvre enfant !... ah !... (Il s'assied à la table et se met à écrire.) A M^{me}. Von Bremel et Compagnie, à Amsterdam : « Monsieur et cher correspondant, ayant été condamné aujourd'hui à la peine de mort, et devant être exécuté demain matin, à six heures. Je m'empresse de répondre à votre honorée lettre du 18 courant, que j'accpte pour M. Harry Palmer, mon gendre, et pour ma fille Cordelia, l'offre que vous me faites de la continuation de votre crédit. Mes biens n'ayant point été confisqués, ma mort, je l'espère, ne portera aucune atteinte à la sécurité que la mais^{on} Jarvis vous a toujours assurée. Traitez donc avec mon fils et avec ma fille comme vous aviez l'habitude de traiter

» avec moi, c'est-à-dire à six mois de date et au-
» denier vingt.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

JARVIS.

SCÈNE XII.

JARVIS, HARRY, qui entre précipitamment.

HARRY, un papier à la main.

M. Jarvis!

JARVIS.

Déjà de retour, Harry? mais tu n'as pas eu le
temps d'aller chez M. Graham?

HARRY.

Non, non, sans doute.

JARVIS.

Comme tu es pâle... qu'est-ce que ce papier?

HARRY.

C'est... oh! je n'ai pas la force de parler...
lisez...

JARVIS, lisant.

« Liste des accusés de haute trahison, con-
» damnés aujourd'hui par la haute cour, et qui
» seront exécutés demain matin, à six heures. »
Qui t'a donné cela?

HARRY.

Un crieur... oh! mais voyez... voyez donc...
votre nom s'y trouve... c'est une erreur... mais
elle est terrible... et rien que d'y songer...

JARVIS.

Silence! ce n'est pas une erreur.

HARRY.

Mais vous n'avez donc pas compris?... cette
liste est celle des condamnés à mort!

JARVIS.

Et je suis le troisième, c'est la vérité. Je vou-
lais te la dire dans deux heures, je te le dis main-
tenant. Que la volonté de Dieu soit faite!

HARRY.

Juges infâmes!

JARVIS, lui mettant la main sur la bouche.

Oh! par pitié pour Cordelia, silence; encore
une fois, silence!

HARRY.

Mais par quel miracle êtes-vous tout ensemble
condamnés et libres? comment exécutés demain
matin et cette nuit dans votre maison?... vous
aurez gagné quelque geôlier... quel bonheur!
mais vous restez à Londres, quelle imprudence!
il faut fuir à l'instant... Vencez, sauvez-vous!

JARVIS.

Je ne puis.

HARRY.

Pourquoi?

JARVIS.

Parce que j'ai donné une parole.

HARRY.

Oh! mon Dieu, mon Dieu!... c'est pour en
devenir fou!... voilà donc pourquoi vous voulez
nous marier cette nuit même!... et moi qui me
réjouissais!... mais, rien n'est perdu; puisque vous
êtes ici, il y a encore quelque espérance.

JARVIS.

Aucune. Je te parle comme à un homme.
Calme-toi. Montre-moi que l'époux que j'ai choisi

pour ma fille aurait au besoin du courage pour
la défendre.

HARRY.

Malheureuse Cordelia!

JARVIS.

Harry, j'ai peu de moments à passer avec
elle... je veux qu'ils soient heureux. Sur l'hon-
neur, elle ne saura pas un mot de ce que je vais
te dire?

HARRY.

Sur l'honneur.

JARVIS.

Tu sais pourquoi j'ai été arrêté?

HARRY.

Oui. Il aurait fallu dénoncer un ami. Mais
n'avait-on contre vous d'autre preuve que ce
billet: « Sois tranquille, Burdett, je prendrai soin
de ta fille? »

JARVIS.

Pas d'autre.

HARRY.

Et ils vous ont condamné?

JARVIS.

Peut-être ne l'aurais-je pas été sur ce seul in-
diece; mais lord Jeffries m'a posé cette question:
Jarvis, sur votre honneur, connaissiez-vous ou
ne connaissiez-vous pas l'existence du complot?
Qu'aurais-tu répondu, Harry?

HARRY.

Ah! je n'en sais rien... mais vous, je sais
quelle a été votre réponse!

(On entend crier dans la rue.)

JARVIS.

Paix! écoute! c'est le Crieur qui revient!
pourtant que Cordelia ne l'entende pas!

LE CRIEUR, dans la coulisse.

« Liste des accusés de haute trahison, condam-
» nés aujourd'hui par la haute cour, et qui seront
» exécutés demain :

» Sir John Blington;

» Sir Arthur Lindsay;

» Le marchand Jarvis...

HARRY.

Ah!

(Cordelia soulève la portière de sa chambre et
écoute.)

LE CRIEUR, s'éloignant.

» Sir André Tullibardine;

» Williams Mac-Grégor.

(La voix se perd. La portière retombe.)

JARVIS.

Il s'éloigne.

HARRY.

Ainsi, vous vous êtes livré vous-même! ah!
les misérables! pour avoir le droit de vous con-
damner à mort, ils tendaient un piège à votre
loyauté! mais, enfin, comment êtes-vous ici? et
pourquoi ne pouvez-vous pas fuir?... quand la
mort est là!...

JARVIS.

Attends... (Il va à la porte de Cordelia.) Point
de bruit dans sa chambre. Elle n'a rien entendu,
c'est bien.

HARRY.

Oh! parlez, parlez donc... vous me faites
mourir!

JARVIS.

C'est à quatre heures du soir qu'on a prononcé ma sentence. Quelques minutes après, j'étais ramené dans ma prison. Ah ! tout à l'heure, j'étais recommandais le courage, et je crois en avoir un peu ; mais une fois que je fus seul, moi qui, devant mes juges, étais resté impassible, moi que la lecture de mon arrêt n'avait pas fait sourciller... Je songeai tout d'un coup à ma fille que je n'avais pas vue depuis vingt-un jours, et je me mis à pleurer comme un enfant.

HARRY.

Non Dieu ! mon Dieu !

JARVIS.

En ce moment la porte s'ouvrit. Le lieutenant de la Tour entra. Tu ne le connais pas, Harry ? Il s'appelle sir Thomas Melvil, c'est un homme sévère, mais juste, et qui ne semble point fait pour les tristes fonctions auxquelles il est attaché.

HARRY.

Il venait pour s'informer de vos volontés dernières ?

JARVIS.

Mieux que cela. Écoute, écoute... à sa vue, je voulus retenir mes larmes... impossible ! « Jarvis », me dit-il en s'avancant vers moi, l'Angleterre est le pays des morts sanglantes. Depuis que je suis ici, j'ai vu périr bien des victimes de nos réactions politiques ; celles qui avaient une conscience pure, comme la vôtre doit l'être, passaient une nuit tranquille avant de monter sur l'échafaud... »

HARRY.

Oh !

JARVIS.

Sir Melvil, lui répondis-je, ceux qui montraient ainsi n'avaient pas de fille qu'ils laissaient orpheline sur la terre... ou s'ils en avaient une, ils ne l'aimaient pas comme j'aime la mienne ! Si seulement on me l'avait laissée voir une fois, une dernière fois avant de périr, je mourrais, sinon consolé, du moins plus calme. Ah ! si vous étiez père, vous ne me refuserez pas cette joie suprême. Ma fille vous prierait en prières et moi en bénédictions.

HARRY.

Et alors ?

JARVIS.

Alors, « Écoutez, me dit Melvil, je sens qu'il y a contre les lois de la nature que vous mourriez sans embrasser votre enfant !.. vous la verrez. » Je jetai au cri !.. oh ! quand cela ?.. quand cela ?.. songez que je meurs demain ! — « Vous la verrez cette nuit. — Dans ma prison ? — Non, Jarvis, elle ne peut y entrer, et j'ai déjà eu le regret de lui en refuser plusieurs fois la porte. J'ai des subalternes qui me jaloussent. Elle serait reconnue, arrêtée, sans doute, arrêtée avant même d'arriver jusqu'à vous ! — Que faire donc ? — Vous irez à elle, nous allons sortir ensemble ; la faveur que je vous accorde est si singulière qu'on ne songera pas à vous regarder. — Ah ! sir Melvil ! cette confiance ! — Je ne hasarde rien, Jarvis ; votre probité est passée en proverbe dans la ville de Londres, et, même pour sauver votre vie, vous

ne manquerez pas à votre parole. Promettez-moi d'être de retour demain matin à quatre heures... et tout sera dit. » Je l'ai d'abord remercié en me jetant à ses genoux ; puis j'ai fait le serment qu'il me demandait, et me voilà.

HARRY.

Oh ! maintenant, je comprends tout !.. à quatre heures !.. ah ! vous serez fidèle au rendez-vous !..

JARVIS.

Bien, Harry, je te remercie de ne pas douter de moi.

HARRY.

Cela ne peut pas se passer ainsi ! vous sur un échafaud !.. avec cette image et avec votre nom, je souleverai le peuple !..

JARVIS.

Ah ! tu n'es plus raisonnable. Tu veux donc partager mon sort et priver Cordelia du dernier protecteur qui lui reste ? Le peuple se soulèvera pour moi ? pauvre Harry ! a-t-il fait entendre un murmure quand ce cri a prononcé mon nom ?

HARRY.

Ingrats et lâches !.. Le duc de Suffolk m'a témoigné de l'intérêt dans plusieurs circonstances, je vais me jeter à ses pieds.

JARVIS.

Une démarche inutile, quand pour moi les minutes sont des jours et les heures des années. Va donc chez M. Graham. Songe qu'avant de quitter ma fille je veux qu'elle ait un appel.

HARRY.

Elle me maintiendrait si je pensais à notre bonheur, quand il s'agit de votre vie. Laissez-moi sortir ! laissez-moi sortir !

JARVIS.

Tu le veux absolument ? je sortirai donc avec toi. (Il montre un manteau et un chapeau qu'en entrant il a jeté, sur une chaise.) C'est sous ce déguisement que je me suis échappé de la prison. Je puis me hasarder dans la rue, et quand tu reviendras de chez le duc de Suffolk... eh bien ! tout sera prêt pour ton mariage.

HARRY.

Chez le duc de Suffolk, donc ?

JARVIS.

Et moi, chez M. Graham ! (Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

CORDELIA, seule.

(Elle s'avance pâle et les yeux fixes.)

Tout ce que j'ai entendu là, n'est-ce qu'un rêve de ma fièvre, ou bien est-ce que tout cela est réel, est-ce que j'ai bien l'usage de ma raison ? Ah ! cette lettre adressée à MM. Van Broom... voyons... (Elle ouvre la lettre et lit.) Ah !.. non ! cela ne sera pas !.. cela ne sera pas !..

(Elle court à la sonnette et l'agit avec violence, puis elle vient retomber sur le fauteuil près du bureau.)

SCÈNE XIV.

CORDELIA, MARGUERITE, puis DAVID.

MARGUERITE, accourant.

Ah ! Mademoiselle ! vous êtes toute bouleversée, qu'y a-t-il donc ?

CORDELIA, revenant à elle.

Ce qu'il y a ?.. il n'y a rien... il y a qu'il faut que tu descendes chez maître Cornélius.

MARGUERITE.

...Mais il est couché.

CORDELIA.

Tu le réveilleras.

MARGUERITE.

Que lui dirai-je ?

CORDELIA.

Tu lui diras... attends... (Elle prend une plume et tremble tellement qu'elle ne peut tracer un mot.) Mon Dieu ! si j'allais ne pas pouvoir écrire ! (Elle maintient sa main droite avec sa main gauche et finit par tracer quelques lignes.)

MARGUERITE.

Mais il est arrivé quelque chose que vous ne voulez pas me dire.

CORDELIA.

Rien. Que veux-tu qu'il arrive ? ne va pas faire de ces réflexions-là devant mon père... Voilà pour maître Cornélius. Ce qu'il te donnera, après avoir lu ce billet, tu ne le remettras qu'à moi, à moi seule, entends-tu bien ?

MARGUERITE.

Oui, Mademoiselle... C'est étrange.

CORDELIA.

Marguerite ?

MARGUERITE.

Plait-il ?

CORDELIA.

Envoie-moi David. (Marguerite sort.) Il n'y a que ce moyen. Pleurs, prières, tout serait inutile... je le connais !.. Dieu ne punira, si tout n'est pas permis à une fille pour sauver son père. Dans un quart-d'heure, une demi-heure au plus nous serons partis... Quel est le port le plus prochain ? je ne m'en souviens plus. (Elle prend sa tête à deux mains.) Si j'aurais devenir folle !

DAVID, entrant.

Mademoiselle a besoin de moi ?

CORDELIA.

De toi ? non... attends... que je ne rappelle. Voté. Mon père est sorti. Dès qu'il sera rentré, va mettre le cheval à la voiture et amène-la devant la porte, va.

DAVID.

A cette heure ? eh bien ! où allez-vous donc ?

CORDELIA.

Ne me fais pas de questions et ne parle de cet ordre à personne, pas même à mon père. Je t'en prie, mon bon David.

DAVID.

Soyez tranquille ; Mademoiselle ; quand vous me parlez comme cela, vous me feriez passer dans le feu... A propos, est-ce moi qui conduirai ?

CORDELIA.

Non, ce sera Harry. (David sort.) Rassemblez nos idées. Mon Dieu !.. qui vient là !.. personne ! Il est sorti ! s'il ne revenait pas... Du

bruit ! c'est lui ; que faire pour cacher mon trouble ? s'il s'en aperçoit, il va se méfier de moi. (Elle avance une table sur laquelle elle étend une nappe, etc.)

SCÈNE XV.

CORDELIA, JARVIS, puis MARGUERITE, HARRY et DAVID.

CORDELIA.

Vous voilà ! je vous attendais avec une impatience !..

JARVIS.

Tu savais donc qu'étais sorti ?

CORDELIA.

Sorti ? non, vraiment, je ne le savais pas. Je croyais que vous étiez là-haut. Nous allons souper, n'est-ce pas ?

JARVIS.

Pas avant qu'Harry et M. Graham, soient arrivés.

CORDELIA.

M. Graham ; ah ! c'est vrai, je l'avais oublié.

JARVIS.

Tu as oublié que tu devais te marier cette nuit ?

CORDELIA.

Je ne songe qu'à vous, mon père, à votre départ... (A part.) Et Marguerite qui ne revient pas ! (Aprescevant Marguerite qui entre.) Ah !

Marguerite, lui glissant une fiole dans la main. Tenez.

CORDELIA, bas.

Pas un mot.

JARVIS.

Qu'est-ce donc ?

CORDELIA.

L'in ordre que je lui donne pour le souper. Mais, comme nous ne sommes pas encore au moment de nous mettre à table, si je vous donnais en attendant un peu de ce bon vin de France que vous n'avez pas goûté depuis si longtemps ? Vous devez avoir besoin de réparer vos forces.

JARVIS.

C'est vrai, mais reste avec moi ; Marguerite ira à ta place.

CORDELIA.

Marguerite vient d'en apporter.

JARVIS.

Tout mieux, je suis avare des derniers moments que je passe auprès de toi.

CORDELIA.

Les derniers ?

JARVIS.

Va, va. (Cordelia va au fond, prend une bouteille sur une table et prépare le vin.) Et toi aussi, ma pauvre Marguerite, je vais donc te quitter ! toi, ma plus vieille connaissance dans ce monde depuis que mon père et ma mère sont morts.

MARGUERITE.

Eh ! Monsieur, ça peut changer, le gouvernement ! le roi Jacques n'est pas aimé... et si Dieu lui donnait pour successeur son fils, le prince de Galles, ou son gendre, le prince d'Orange... alors, vous pourriez revenir.

JARVIS.
Que le ciel t'entende !.. les hommes savent l'heure du départ, Dieu seul sait l'heure du retour.

CORDELIA, apportant un verre de vin.
A cet heureux retour, mon père !

JARVIS.
A mon retour, soit ! (Il boit.)
CORDELIA, reprenant son verre quand il a bu, et le donnant à Marguerite.
Tiens, Marguerite... laisse-nous !
(Marguerite sort.)

JARVIS.
Cordelia !
Mon père !

JARVIS.
Ce clavier me rappelle une de nos plus douces habitudes ! Avant qu'Harry revienne, chantemoi un de mes airs favoris.
CORDELIA.
J'allais vous le proposer... Voulez-vous la balade du roi Lear ?

JARVIS.
Oui, je t'ai donné à ton berceau le nom de la dernière de ses filles ; c'est une idée qui m'a porté bonheur. Comme elle, tu es le modèle de l'amour filial. Je te bénis du foud de l'âme, mon enfant.

CORDELIA, à son clavier.
A sa source de M. Hovindt.

Le front couronné de verveine,
De lissons, de marjolaine,
Et des pailles de la moisson,
Le roi Lear traverse la plaine,
Et murmure en pleurant un nom.
Il est seul sur la terre,
Sans enfants, sans appui,
Fut-il jamais un père
Plus malheureux que lui ?

* M. Hormille, chef d'orchestre du Gymnase, a composé pour cette balade une mélodie pleine de couleur et de grâce, et qu'on dirait empruntée à quelque opéra inconnu de Dalayrac. L'auteur est heureux de lui en témoigner publiquement sa reconnaissance.

JARVIS.
Je ne sais ce que j'éprouve... mes idées se brouillent...

CORDELIA.
Comme il me regarde. (Elle reprend.)

Qui nommes-tu, roi sans famille,
Ni Regane, ni Gonerille,
Que lui font ces cours sans amour ?
Il nomme sa troisième fille,
Qu'il chassa jadis de sa cour...
Il est seul sur la terre...

Jarvis se lève... elle s'interrompt. Chancelant, il va à son bureau et prend la lettre qu'il a adressée aux Van Bremen.

JARVIS.
Décachetée !.. tu as lu cette lettre ?

CORDELIA.
Mon père !

JARVIS.
Tu ne songes pas à me sauver, n'est-ce pas ? tu sais que la tête de Melvil répond de la mienne, et que si demain je ne suis pas présent à l'appel du shérif, c'est Melvil qui sera conduit au supplice !..

CORDELIA.
Grand Dieu !

JARVIS.
Tu frémis ?.. Ah ! malheureuse, qu'y avait-il donc dans le vin que tu m'as versé ?.. Mais il me reste encore des forces... j'irai... je tiendrai ma parole...
(Il fait quelques pas vers la porte, et tombe endormi dans les bras d'Harry qui vient d'entrer depuis quelques instants.)

HARRY.
M. Jarvis ! grand Dieu !..

CORDELIA, appelant.
David ! David ! la voiture est-elle prête ?

DAVID, accourant.
Oui, Mademoiselle !

HARRY.
Mais qu'y a-t-il donc ?

CORDELIA, revenant.
Ce qu'il y a, Harry ?.. Il y a que mon père est sauvé !..

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

L'un salon dans la maison du docteur Van Claer, à La Haye. Porte au fond, portes latérales.

SCÈNE I.

DAVID entre, tenant une lettre dont il lit l'adresse.

A M. le docteur Van Claer, à La Haye... timbrée de Buénos-Ayres... excusez !.. voilà un morceau de papier qui a fait deux mille lieues ! c'est un voyage encore plus long que j'avais commencé, quand il a plu au ciel de m'arrêter en chemin... qui diable peut nous écrire de Buénos-Ayres ?.. ah ! boh !.. M. Van Claer n'est-il pas en correspondance avec les quatre parties du monde ?.. et ça n'est pas étonnant ! quand on a été premier médecin du roi d'Angleterre, et

qu'on est directeur d'une maison de fous ! cette lettre ne m'inspire pas la moindre curiosité !.. si elle venait de Londres, je ne dis pas... mais de l'Amérique du sud !.. je ne tiens guère à savoir ce qu'on y fait... (Il met la lettre en joggnette et repartie en dedans.) Quelles pattes de mouches ! comment vent-il qu'on le lise ! il devrait être défendu d'écrire comme ça... impossible de déchiffrer un mot ! ah ! voilà une ligne... « Je souhaite que l'indigne Jarvis... » Jarvis ! « soit aussi heureux dans son exil que je vais l'être dans le mien... » L'indigne Jarvis, c'est ça, parce qu'il n'a pas voulu se laisser pendre... comme si

la potence avait quelque chose d'attrayant!... mon pauvre patron! je ne m'attendais pas à voir son nom cité par un Monsieur qui écrit de l'autre monde!.. il faut que son aventure ait fait bien du bruit!..

SCÈNE II.

DAVID, VAN CLAER.

VAN CLAER.

Bonjour, David!

DAVID, surpris, se levant.

Ah!..

VAN CLAER.

Que faisais-tu là?

DAVID.

Je songeais à mon infortunée patrie.

VAN CLAER.

J'en ai reçu des nouvelles hier.

DAVID.

Et sans indiscretion, les choses vont-elles bien?

VAN CLAER.

Très bien.

DAVID.

Pour le parlement, ou pour le Roi?

VAN CLAER.

Pour l'Angleterre.

DAVID, se frottant les mains.

Ce qui veut dire que le prince d'Orange fait son petit chemin. Ah! s'il était appelé au trône!.. retourneriez-vous à Londres?

VAN CLAER.

Non, certes; j'ai long-temps regretté l'Angleterre, où j'ai laissé des amis et des malades... mais ici comme là-bas, il y a des honnêtes gens, et des gens qui souffrent; j'ai remplacé tout ce que j'avais perdu. D'ailleurs, je ne suis pas Anglais, moi; je suis né en Hollande, et le roi Jacques, en me bannissant, n'a fait que me rendre à ma patrie. Laissons cela. Qu'est-ce que cette lettre?..

DAVID.

Le facteur vient de l'apporter.

VAN CLAER.

De Buénos-Ayres, et tu ne me le disais pas. (Il ouvre la lettre.) C'est de lui, Dieu soit loué! ce digne ami!.. il est arrivé à bon port!

DAVID.

Cette lettre vous annonce d'heureuses nouvelles?

VAN CLAER.

Je ne pouvais en recevoir de plus agréables.

DAVID.

Quelque client, sans doute, à qui vous avez rendu la raison.

VAN CLAER, s'essayant.

Mieux que cela, à qui j'ai rendu la vie.

DAVID.

Rendu la vie? c'est une façon de parler. Une fois qu'un homme est mort, le plus habile médecin...

VAN CLAER.

C'est selon, la médecine aussi a ses miracles. (Il écrit.) Au reste, cette aventure fait le sujet d'un article que j'ai préparé depuis long-temps, et que l'arrivée de cette lettre me permet enfin

de publier, le voici. (Il l'a pris dans un carton.) J'y ajoute quelques lignes, et tu le porteras à l'instant chez le rédacteur de la *Gazette de La Haye*, en lui disant que je le prie de faire paraître cet article dans le numéro de ce soir.

DAVID, à part.

C'est ça, une commission; et moi qui étais entré chez lui pour m'instruire aux secrets de son art!..

VAN CLAER, écrivant toujours.

Quel bonheur de faire part de cette nouvelle à l'Europe scientifique et aux amis du pauvre exilé! Le secret a été bien gardé, il le fallait; mais qu'il m'en a coûté pour me taire! si ce n'avait été qu'une bonne action, rien de plus naturel... mais une si belle cure! (A David.) Va porter cet article, et dis bien au rédacteur que je voudrais le lire dans le numéro de ce soir.

DAVID, s'en allant.

C'est entendu.

VAN CLAER, se levant.

Il n'est venu personne?

DAVID, revenant.

Étonné que je suis, il est venu un Monsieur... un homme...

VAN CLAER.

Pourquoi est-il venu?

DAVID.

Pour vous voir. Puis quand il a appris que vous étiez en courses, il a demandé à visiter votre maison, sous prétexte qu'il était malade lui-même et se livrait à des observations sur l'aliénation mentale. Tout en parlant, il regardait autour de lui... tenez, Monsieur, ma tête, que c'est quelque agent secret du roi Jacques.

VAN CLAER.

Est-ce que le roi Jacques envoie des agents en Hollande?..

DAVID.

Je le crois bien! Depuis que le prince d'Orange, pour ne pas rompre ouvertement avec son beau-père, a été forcé de lui accorder l'extradition de plusieurs sujets séditieux... Lisez la *Gazette des Provinces-Unies*!

VAN CLAER.

Et un homme de cette sorte aurait en l'audace de se présenter chez le docteur Van Claer!

DAVID.

Oui, Monsieur, ils prennent tous les déguisements; il se servent de tous les prétextes.

VAN CLAER.

Mais qui viendrait-il chercher dans ma maison?

DAVID.

Moi, peut-être. Vous savez bien que je suis une victime du roi Jacques, et que, si mon bâtiment n'avait pas fait naufrage sur les côtes de la Hollande, je jouirais en ce moment du climat des Grandes-Indes, où mes juges me faisaient transporter.

VAN CLAER.

Qu'aviez-vous donc fait, pour mériter une condamnation si rigoureuse?..

DAVID.

Moi! rien du tout! On m'avait tout simplement arrêté dans un groupe de quinze à vingt mille personnes qui riaient : A bas le gouvernément!

VAN CLAER.

C'était fort inoffensif. Mais, pour en revenir à l'inconnu qui s'est présenté chez moi et que vous avez renvoyé, écoutez, M. David, je n'entends point que vous exerciez dans ma maison un contrôle de cette nature. S'il avait, en s'introduisant ici, une intention coupable, j'aurais bien su la pénétrer; s'il n'était animé que du désir de s'instruire, personne, pas même moi, n'avait le droit de lui fermer la porte.

DAVID.

Monsieur...

VAN CLAER.

Assez!.. vous voilà averti, et sérieusement averti... Allez à la *Gazette de La Haye*.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Dickson!

VAN CLAER.

Je ne connais pas ce nom-là.

DAVID, qui a remonté la scène et regardé dans l'antichambre.

C'est lui!

VAN CLAER.

Qui? lui!

DAVID.

L'étranger de ce matin.

VAN CLAER.

Alors, faites entrer.

(Le domestique se retire.)

DAVID.

Je ne fais qu'un ven, c'est de m'être trompé.

VAN CLAER.

M. David, cet article...

DAVID, à part.

C'est peut-être à moi qu'il en veut!

SCÈNE III.

LES MÊMES, GODWIN, sous le nom de DICKSON.

GODWIN entre et salue.

M. Van Claer!

VAN CLAER.

C'est moi, Monsieur.

DAVID, pendant qu'ils se saluent.

Affectons de l'assurance. (Il passe près de Godwin et le salue.) Monsieur!.. (Il sort.)

GODWIN, après avoir, par un léger signe, rendu le salut de David.)

Pardon, Monsieur, d'y mettre cette insistance, car c'est la seconde fois que j'ai l'honneur de me présenter chez vous.

VAN CLAER.

J'ai su que vous étiez venu en mon absence, et j'ai regretté...

GODWIN.

J'avais demandé la permission d'attendre votre retour, mais ce garçon qui vient de sortir... votre secrétaire, -probablement, n'a pas voulu m'accorder cette faveur.

VAN CLAER.

Je ne l'excuse pas, Monsieur, mais le régime de cette maison est très sévère; la plupart des malheureux que j'y traite n'ont aucune communication avec le dehors, et j'ai défendu qu'en mon absence...

GODWIN.

Oh! très bien, Monsieur! mais comme je ne

suis arrivé que d'hier à La Haye, et que je dois quitter cette ville demain, je tenais à vous voir aujourd'hui, et à obtenir de vous de visiter cet établissement, dont l'honorable docteur Clarke m'a parlé si souvent.

VAN CLAER.

Le docteur Clarke, de l'université d'Oxford?

GODWIN.

Lui-même... je suivais ses leçons.

VAN CLAER.

Ainsi, je parle à un confrère...

GODWIN.

Je ne mérite pas ce titre... vis-à-vis de vous comme vis-à-vis du docteur Clarke, malgré mon âge, je ne suis qu'un élève... mais ce cher docteur daignait me compter au nombre de ses amis.

VAN CLAER.

C'est un des miens aussi, et des plus anciens et des plus sincères; ce fut lui qui me fit nommer, quoique jeune encore, médecin du feu roi.

GODWIN.

Place qui lui avait été offerte et qu'il refusa pour ne point quitter sa chaire. Vous voyez que je suis au courant.

VAN CLAER.

Oui, Monsieur, et soyez le bien venu, vous qui vous présentez en son nom; que puis-je faire qui vous soit agréable? je suis à vos ordres.

GODWIN.

Monsieur, j'ai le dessein de fonder, aux environs de Londres, une maison de fous sur le modèle de celle que vous dirigez; je me présente chez vous au nom du docteur Clarke, et c'est ce nom seul qui m'encourage à vous prier de me communiquer le fruit de vos observations, le résultat de vos lumières.

VAN CLAER.

Nous allons visiter ma maison dans le plus grand détail. Je n'en fais pas une spéculation, vous le savez, sans doute? Je n'ai point d'héritiers... ma famille, ce sont mes malades. Quant aux traitemens que j'ordonne, le livre où je les consigne sera mis à votre disposition. Si j'avais été assez heureux pour faire quelques découvertes utiles, je ne les considérerais pas comme ma propriété personnelle, mais comme un dépôt dont je devrais compte à l'humanité.

GODWIN.

Vous ne craignez pas que ma présence contrarie vos malades...

VAN CLAER.

Non, je sais me faire à l'enx, et, conduit par moi, vous aurez votre part de la confiance que je leur inspire.

GODWIN.

Tant de bonté...

VAN CLAER.

Ne me remerciez pas; veuillez seulement excuser la franchise de mon premier accueil; j'ignorais qui vous étiez...

GODWIN.

Eh! Monsieur, dans le temps où nous vivons, quoi de plus naturel que la défiance?

(Van Claer sonne; un Domestique entre.)

VAN CLAER, au Domestique.

Péters! (A Godwin.) Vous permettez?

GODWIN, tirant un portefeuille de sa poche et lisant.
Sidney, John Smith, Jarvis... voilà les trois
signalemens, ne les oublions pas... celui de Jar-
vis, surtout : c'est celui-là, qu'à tout prix, lord
Jeffries veut que je lui ramène.

VAN CLAER, au Domestique.

Je vais visiter la maison avec Monsieur; vous
ne viendriez nous déranger que pour une af-
faire tout-à-fait pressée.

LE DOMESTIQUE.

Au moment où Monsieur a sonné, j'allais en-
trer pour lui dire qu'il y a là une jeune dame
qui demande instamment à lui parler.

VAN CLAER.

De La Haye?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur; elle paraît étrangère.

VAN CLAER.

Son nom?

LE DOMESTIQUE.

M^{lle} Boermans.

VAN CLAER.

Est-ce pour une consultation?

LE DOMESTIQUE.

Je l'ignore, Monsieur; ce que je sais, seule-
ment, c'est qu'elle avait l'air fort émue et qu'elle
m'a paru près de pleurer quand elle m'a prié
d'aller vous prévenir.

GODWIN, s'avancant.

Je vois votre embarras, Monsieur; ce gargon
connaît sans doute la maison; ne peut-il pas
m'accompagner en attendant que vous soyez li-
bre de me rejoindre?

VAN CLAER.

Péters est le favori de mes malades; c'est un
assez bon guide que moi-même; mais je n'osais
vous proposer...

GODWIN.

Comment donc! mais vous vous devez d'abord
au public. (A part.) D'ailleurs, je ferai plus fac-
ilement causer cet homme.

VAN CLAER.

Péters, vous entendez? conduisez Monsieur
dans les appartemens, dans les jardins, dans
les dortoirs.

GODWIN.

A bientôt, n'est-ce pas?

VAN CLAER.

Je vous rejoins.

SCÈNE IV.

VAN CLAER, CORDELIA.

VAN CLAER, ouvrant la porte.

Entrez, Mademoiselle, entrez.

CORDELIA, voûtée.

C'est à M. Van Claer que j'ai l'honneur de
parler?

VAN CLAER.

A lui-même, Mademoiselle; mais calmez-
vous, je vous prie; vous êtes toute tremblante;
prenez un siège.

CORDELIA.

Merci, Monsieur, merci!.. j'ai une prière à
vous adresser.

VAN CLAER.

Une prière?

CORDELIA.

Sommes-nous tout-à-fait seuls?

VAN CLAER.

Tout-à-fait.

CORDELIA.

Je suis à La Haye depuis un quart-d'heure;
j'arrive de France, avec mon père, et je viens
vous supplier de le recevoir dans votre maison.

VAN CLAER.

Mais, Mademoiselle... je ne traite ici que des
insensés! vous ignorez, sans doute?..

CORDELIA.

Non, Monsieur, je ne l'ignorais pas!

VAN CLAER.

Oh!.. Depuis quand, votre père...

CORDELIA.

Depuis trois ans.

VAN CLAER.

Et, jusqu'ici, quel a été son médecin?

CORDELIA.

Il n'a suivi aucun traitement, Monsieur; nous
espérons toujours que le mal finirait de lui-
même; mais nous n'avons pas accordé ce bonheur.

VAN CLAER.

Espérons que vos prières le féchiront, Made-
moiselle; et, quant à moi, je suis prêt à donner
tous mes soins à votre père.

CORDELIA, joignant les mains.

Oh! l'on ne m'avait pas troupée... vous êtes
bon.

VAN CLAER.

Je ne fais que mon devoir. Quand désirez-
vous qu'il entre chez moi?

CORDELIA.

Aujourd'hui même, si cela est possible, car
nous ne sommes descendus nulle part; nous
sommes chez nous droit chez vous.

VAN CLAER, s'asseyant à une table sur laquelle est
un registre.

Très bien, mais il y a une formalité à rem-
plir... votre père n'est point Hollandais, Made-
moiselle?

CORDELIA.

Non, Monsieur.

VAN CLAER.

On exige de moi que j'envoie au Bourgmestre le nom et la qualité de tous les étrangers qui
entrent dans ma maison... ce n'est point là, je le
sais, l'aveugle hospitalité des vieilles Provinces-
Unies; mais, que voulez-vous? Il faut que j'o-
béis: je vais donc écrire ces renseignements
sous votre dictée... Le nom de votre père?

CORDELIA.

Jacques Boermans.

VAN CLAER.

Son pays?

CORDELIA.

L'Irlande.

VAN CLAER.

Son état?

CORDELIA.

Ancien commerçant.

VAN CLAER, sans regarder Cordelia.

Ce n'est pas tout; vous avez quelque papier,
quelque titre que je pourrai envoyer au Bour-
gmestre avec cette note.

CORDELIA, à part.

Nous sommes perdus!

VAN CLAER.

Il faut me les donner. (Cordelia, sans répondre, s'agenouille et joint les mains. — Van Claer se retourne et la voit dans cette position.) Mademoiselle...

CORDELIA.

Oh! Monsieur, Monsieur, sauvez-nous.

VAN CLAER.

Comment! et de quoi?

CORDELIA.

L'accueil que vous m'avez fait m'encourage à tout vous dire, nous sommes de pauvres proscrits.

VAN CLAER.

Proscrits! vous, une enfant... votre père, un insensé...

CORDELIA.

Oui, Monsieur, oui, proscrits... Nous venons de quitter la France, où nous poursuivait la justice ou plutôt la vengeance du roi Jacques II; et nous voilà, Monsieur, nous voilà arrivés en Hollande, sans appui, sans secours, sans autre espoir que celui qui s'éveille à l'idée de votre nom.

VAN CLAER.

C'est bien, Mademoiselle! Je n'ai besoin d'aucun titre, d'aucun papier... et si le Bourg-mestre veut absolument savoir qui vous êtes... eh! hieu! vous êtes de mes amis.

CORDELIA, voulant lui baiser la main.

Oh! Monsieur!

VAN CLAER.

Maintenant, voyons, je ne vous demande pas vos secrets... mais, pour que je puisse efficacement entreprendre la guérison de votre père, il faut que je connaisse les causes de sa folie... ses malheurs, sans doute?

CORDELIA.

Non, Monsieur... le malheur d'un autre. En quittant l'Angleterre, mon père avait laissé un de ses amis sous le poids d'une accusation capitale... un matin... en lisant dans une gazette la relation de l'exécution de ce malheureux ami... il est tombé dans un long évanouissement, et, en revenant à lui, il était fou.

VAN CLAER.

Et où est-il, Mademoiselle?

CORDELIA.

A cette heure, il doit être à votre porte avec un jeune homme... un de nos amis... car, ils ont pris le chemin de votre maison, peu de temps après moi. Oui, oui, le voilà qui se promène! Tenez, voyez!

VAN CLAER.

Qui nous retient, Mademoiselle?... allons au-devant de lui.

CORDELIA.

Allez seul, Monsieur; je ne puis vous accompagner.

VAN CLAER.

Comment cela?

CORDELIA.

Hélas! un des caractères de la folie de mon père c'est de ne pouvoir supporter ma présence; il croit... que j'ai été la cause de la mort de son ami... et... et faut-il que je le dise, Monsieur, je lui fais horreur.

VAN CLAER.

Oh! pauvre enfant... et cela depuis le commencement de sa maladie?

CORDELIA.

Oui, Monsieur.

VAN CLAER.

Ainsi, il y a trois ans que vous êtes séparés?

CORDELIA.

Séparés, oh! non. Il ne me voit jamais. Mais moi, moi... sans cesse je veille sur lui... la nuit, quand il dort, je viens écouter à sa porte... et si sa respiration est calme, si son sommeil est tranquille, j'entre, je m'agenouille auprès de son lit, je le regarde, et je me crois heureuse... mais, au moindre mouvement qu'il fait, je suis obligée de me sauver... plus d'une fois j'ai vu disparaître le pan de ma robe ou le bout de mon écharpe, et alors il dit que c'est l'ombre de ma mère qui est venue visiter ses songes!...

VAN CLAER.

Que je vous plains!

CORDELIA.

Ah! Monsieur, quel lieu fait vous ajouteriez à vos bontés s'il vous était possible de me donner une chambre, près de celle qu'il occupera! par une contradiction étrange, si ma vue l'irrite, ma voix le calme; et souvent à Lille, où nous étions, comme nos deux chambres n'étaient séparées que par une cloison légère, j'ai éclairci ses accès de sombre rêverie en chantant quelques-uns des airs qu'il aimait à entendre avant d'avoir perdu la raison.

VAN CLAER.

Et savait-il que c'était vous qui chautiez?

CORDELIA.

Non Monsieur, on lui disait que c'était la nièce de notre hôte, et il se contentait de cette explication. Mais, sans doute, je ne trouverai pas chez vous un appartement aussi favorable.

VAN CLAER.

Il est tout trouvé, Mademoiselle; vous prendrez celui-ci, cette chambre servira de parloir; celle-ci, (il tend la main à gauche.) sera la chambre à coucher de votre père. (Il tend la main à droite.) Celle-là, la vôtre.

CORDELIA.

Oh! merci.

VAN CLAER.

Vous êtes une noble fille, et Dieu vous rendra votre père.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CORDELIA, seule.

Puis-je enfin espérer quelque trêve au malheur qui nous poursuit... et cette maison, sera-t-elle un asile sûr pour mon père? (Elle s'approche de la fenêtre.) Le voilà qui se promène avec Harry... cher Harry, à quelle noble mais triste mission il s'est voué... oh! s'il n'avait pas été là et que mon père m'eût toujours repoussée, qui aurait pris soin de lui... mon pauvre père... à voir ces traits flétris avant l'âge... cette vieillesse précoce, qui reconnaîtrait, le bon, l'heureux Jarvis... ah! je lui ai sauvé la vie, c'est vrai... mais quelle destinée je lui ai faite!... Imprudent! en levant les yeux vers cette fenêtre, il m'a vue et le voilà qui veut s'éloigner!... (Elle redescend vivement la scène.) L'horreur que je lui inspire n'est donc pas diminuée... hélas, en entrant dans

cette maison, j'ai senti mon cœur plus léger... je ne sais quelle voix me disait que c'était ici que nos malheurs devaient trouver un terme... L'accueil de M. Van Claer semblait confirmer cette espérance... c'est la dernière qui me reste !... ô mon Dieu, ne la détruisez pas.

VAN CLAER, en dehors.

Par ici, Monsieur, venez donc.

COBELIA.

Ce sont eux... mon imprudence n'aura pas de suite... mon Dieu, je vous remercie.

(Elle entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VI.

HARRY, JARVIS, VAN CLAER.

JARVIS, entrant très agité.

Je vous dis que je l'ai vue... elle était là... là... à cette fenêtre.

HARRY.

Il n'y a personne; vous voyez que vous vous êtes trompés.

JARVIS.

Tu la défends toujours, Harry... c'est mal, c'est bien mal.

VAN CLAER.

Calmez-vous, Monsieur, de quoi s'agit-il ?

HARRY.

D'une personne qui est bien loin d'ici et que M. Boermans croyait avoir vue à cette fenêtre.

JARVIS.

Croyait ?... j'en suis sûr... c'était elle... est-ce que vous la connaissez ?

VAN CLAER.

D'abord, quelle est la personne dont vous parlez ?..

JARVIS.

C'est... c'est une fille qui a déshonoré son père.

VAN CLAER.

Calmez-vous, Monsieur; vous êtes ici chez un ami.

JARVIS.

Non, non... je ne veux point demeurer ici puisqu'elle y est... si on nous voyait ensemble, on croirait que c'est de concert avec elle... ou bien, si j'y reste... car vous m'avez fait bon, vous... si j'y reste... c'est à une condition.

VAN CLAER.

Laquelle ?

JARVIS.

C'est que vous me donniez votre parole... mais quand vous donnez votre parole, la tenez-vous ?

VAN CLAER.

Je passe pour un bonhomme.

JARVIS.

Pour un bonhomme !... ah ! bien... bien... mais il y a un malheur... c'est que tout le monde aujourd'hui prend ce titre... il ne faut pas se fier aux apparences, mon cher ami... tenez, moi... moi qui vous parle... j'ai connu à Londres... était-ce à Londres... attendez donc... oh ! c'est qu'il y a si long-temps... et puis il y a toujours comme un ironillard entre ma pensée et mes paroles... qu'est-ce que je disais ?..

VAN CLAER.

Vous disiez que vous aviez connu à Londres, je reçois..

JARVIS.

Oui, c'était à Londres. J'ai connu un homme, un marchand... certes, il n'y avait pas de renommée plus pure que la sienne... avec lui, point d'écriture... ses confrères n'en exigeaient pas, et quand ils avaient entre eux quelques discussions d'intérêt, ils venaient le prier pour arbitre, et de quelque manière qu'il eût jugé, ils n'appelaient jamais de sa sentence ! enfin, quand il passait dans la rue, les vieillards le saluaient les premiers, et ils le montraient à leurs enfants, en disant : C'est lui !... c'est l'honnête homme !... Eh bien !... savez-vous ce qui lui est arrivé, à ce marchand loyal... à cet Anglais de la vieille roche... il a commis un crime si lâche, qu'on l'a déshonoré de son nom, et qu'il a quitté Londres avec celui de Judas.

HARRY.

O mon Dieu, mon Dieu !

VAN CLAER.

Mais c'est l'histoire de Jarvis qu'il me raconte là.

HARRY.

Ne vous étonnez pas qu'il en ait été frappé... cette aventure est si tristement célèbre !

VAN CLAER.

Mais, enfin, son exemple est loin de prouver qu'il n'y a plus de bonne foi sur la terre...

JARVIS, criant.

De la bonne foi... ah ! ah ! ah !... quel état exercez-vous, s'il vous plaît ?... êtes-vous marchand ? vos balances sont fausses... êtes-vous avocat ? vous trahirez l'orphelin et la veuve qui vous ont confié leur défense... êtes-vous juge ? vous trafiquez de la justice... parjure et trahison, voilà les hommes.

HARRY.

Mon père !... mon père !..

JARVIS.

Oh ! tu as raison... je comprends ton reproche... oui, oui, il y a encore de nobles âmes... Voilà mon enfant, voyez-vous, mon seul enfant ! j'avais une fille autrefois... mais elle est morte... entendez-vous, elle est morte... et s'il venait ici, par hasard, une jeune enfant au teint pâle, aux beaux yeux noirs, à la voix douce, qui vous dirait qu'elle est ma fille, ne le croyez pas, ne vous laissez pas séduire à ses paroles, chassez-la sans pitié !... je n'ai pas de fille, je suis comme le roi Lear... mes enfants m'ont abandonné.

VAN CLAER.

Ne songez point à tout cela, Monsieur, vous êtes ici au milieu de personnes qui vous aiment.

JARVIS.

Voilà deux fois que vous me le dites, c'est trop pour que ça soit vrai.

VAN CLAER.

Je voudrais pouvoir vous en donner une preuve... JARVIS.

Vous le pouvez.

VAN CLAER.

Parlez.

JARVIS, l'entraînant à l'écart.

Cette gazette... donnez-moi cette gazette qu'on me refuse toujours... alors je croirai à votre amitié...

VAN CLAER.

Je mets à votre disposition toutes celles que je reçois..

HARRY, vivement.

Non, Monsieur... pas avant que je les aie lues moi-même... ah! c'est que vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir...

JARVIS.

Ne l'écoutez pas, c'est son complice, voilà pourquoi il me cache cette gazette. Mais je la veux... je l'exige... et si vous me refusez!.. (On entend un prélude sur le clavecin; souriant.) Tiens! qu'est-ce que ceci...

VAN CLAER.

Ne faites pas attention, c'est ma fille qui s'exerce sur le clavecin...

JARVIS.

Écoutez! écoutez!...

CORDELLA, chantée derrière le théâtre.

O regrets! ô douleur pressante?
Elle seule était innocente,
Et ses mains ont pu la chasser!
Sera-t-elle toujours absente,
Faut-il mourir sans l'embrasser?
Il est seul sur la terre,
Sans enfans, sans appui:
Fût-il jamais un père
Plus malheureux que lui!

(A mesure que Cordella chante, Jarvis se calme; à la fin du couplet, il tombe dans un fauteuil et pleure.)

HARRY.

Voilà l'effet que produit sur lui la voix de sa fille... quand ses larmes coulent, la crise est passée, et alors il faut le laisser seul... si vous avez quelques ordres à donner, vous pouvez profiter de ce moment, tandis que moi-même, je vais annoncer à sa fille que tout va bien. De là, j'irai à la poste chercher des lettres que j'attends.

VAN CLAER.

* Puisqu'il faut abandonner notre malade à lui-même, je vais prendre congé d'un étranger qui visite mon établissement, et à qui j'avais promis d'aller le rejoindre.

HARRY.

Je vous retrouverai ici dans un instant, n'est-ce pas?

VAN CLAER.

Dans dix minutes. Il me tarde de l'interroger.

HARRY.

A bientôt.

(Ils sortent tous deux. Van Claer par le fond et Harry par une porte latérale, après s'être assuré que Jarvis est tout-à-fait calmé.)

SCÈNE VII.

JARVIS, puis GODWIN.

JARVIS, seul.

Que cela fait de bien de pleurer!... pourquoi donc est-ce que j'éprouve une émotion si douce quand j'entends cet air-là... (Il essaie de se le rappeler.) Pourquoi ne me le chante-t-on pas plus souvent... ah! je sais... c'est que ma fille n'est plus là... autrefois, elle me le chantait tous les jours; aussi, dans ce temps-là, j'étais heureux, je marchais le front levé et je pouvais regarder le ciel!... maintenant mon front est si lourd qu'il retombe sans cesse, lourd... lourd...

(Il laisse tomber son front sur sa main.)

GODWIN, ouvrant une porte latérale, et s'adressant à son conducteur.)

Merci, mon ami, merci, veuillez acceptez cette couronne pour la petite que je vous ai donnée. (Il entre.) Pardieu, M. Van Claer, vous avez là un suppléant d'une intelligence rare... Tiens, ce n'est pas notre docteur... il faut que le diable s'en mêle, pas une figure suspecte... tous fous, véritablement fous... je croyais cependant être au moins sur les traces de l'un des trois; allons il faut y renoncer... ah ça! mais, quel est donc cet homme, qui ne fait pas plus attention à moi que si je n'étais pas entré... peut-être quelque pensionnaire de Van Claer. (S'approchant de lui.) Monsieur...

JARVIS, levant la tête et le regardant.

Monsieur...

(Il retombe dans sa rêverie.)

GODWIN.

En voilà un qui n'est pas causeur; pardon, Monsieur, mais je voulais vous demander...

JARVIS, parlant vite.

L'heure qu'il est? il est dix heures, il est dix heures, il est dix heures.

GODWIN.

Ah! ah!... savez-vous où je pourrais retrouver M. Van Claer?

JARVIS.

Van Claer, Van Claer, je connais ce nom-là... un médecin, n'est-ce pas?

GODWIN.

Sans doute.

JARVIS, parlant toujours très vite.

Il est en Angleterre, je me souviens parfaitement, c'est le médecin du roi Charles.

GODWIN.

Je ne me trompais pas, la tête est dérangée... oui, Monsieur, l'ancien médecin du roi Charles II, mais le roi Charles II est mort.

JARVIS.

Ah!

GODWIN.

Vous ne le savez pas?

JARVIS.

Non.

GODWIN.

Eh bien! je vous l'apprends.

JARVIS.

Comment nomme-t-on le roi, alors?

GODWIN, prêt à sortir.

Où le nomme Jacques.

JARVIS.

Oh! oui, je me rappelle... un roi qui a des prisons et des échafauds.

GODWIN, à part, revenant.

Ceci devient suspect.

JARVIS.

Van Claer n'est pas le médecin d'un pareil roi...

GODWIN.

Vous avez raison, Van Claer a quitté l'Angleterre, Van Claer est en Hollande, et nous sommes chez lui...

JARVIS.

Ah! ah! nous sommes chez lui... je voudrais lui parler alors.

GODWIN.

C'est comme moi... car je le cherche.

JARVIS.
Eh bien ? cherchons-le ensemble...
GODWIN.
Non, attendons-le plutôt ici.
JARVIS.
C'est que je voulais le voir tout de suite, j'ai
quelque chose d'important à lui dire.
GODWIN.
Qu'est-ce que c'est ?
JARVIS.
Un de mes amis qui est fou, et qui va se fier
à la parole d'un homme...
GODWIN.
Mais pourquoi voulez-vous qu'il ne se fie pas
à la parole de cet homme ?
JARVIS.
Parce que cet homme le trompera. Il pleure,
cet homme, il dit qu'il veut revoir sa fille, ne
croyez pas à ses larmes... fermez la porte, fer-
mez la porte... si vous le laissez sortir, il ne
rentrera pas... c'est un traître ! un parjure ! ah !
ah ! mon Dieu ! (Il retombe la tête sur la table.)
GODWIN.
C'est étrange ! que diable est-ce que c'est
que cet homme... un fou, assurément... Pour-
quoi ne m'en a-t-on pas parlé ?.. Monsieur... (Lui
frappant sur l'épaule.) Monsieur,
JARVIS.
Ah ! c'est toi ma vieille Marguerite... eh bien,
as-tu préparé le souper !..
GODWIN.
Non, il n'est pas question...
JARVIS.
Non ? et pourquoi ?.. tu dis qu'il est venu un
agent de Jeffries, qui a fait des perquisitions, qui
a pris tous les papiers, reçus, correspondances,
factures... est-il possible !.. mais s'ils ont pris
mes factures, c'est fait de moi !.. je suis perdu !..
je suis déshonoré...
GODWIN.
Eh bien, mon cher, écrivez, réclamez vos pa-
piers et on vous les rendra.
JARVIS.
Croyez-vous ? donnez-moi une plume et de
l'encre.
GODWIN.
En voilà. Signez la réclamation, de votre nom,
et je ne doute pas qu'on n'y fasse droit.
JARVIS.
Donnez, donnez. (Il écrit.) A qui faut-il que
je m'adresse ?
GODWIN.
Au roi.
JARVIS.
Sire, faites-moi rendre... (Il continue tout bas.)
C'est fini.
GODWIN.
Et maintenant, signez.
JARVIS.
Il faut que je signe ?
GODWIN.
Sans doute.
JARVIS.
De mon vrai nom, ou de mon faux nom.
GODWIN.
De votre vrai nom.
JARVIS.
Tenez... Judas...

GODWIN.
Judas !..
JARVIS.
C'est mon vrai nom.
GODWIN.
Judas ! Vous êtes Anglais, n'est-ce pas ?
JARVIS.
Je ne suis plus d'aucun pays.
GODWIN.
Comment, vous reniez votre pays ?
JARVIS.
Non ! c'est mon pays qui me renie.
GODWIN.
Mais si vous pouviez y rentrer ?
JARVIS.
Impossible.
GODWIN.
Qui vous en empêche ?
JARVIS.
Lui.
GODWIN.
Qui, lui ?
JARVIS.
Le spectre... il est là... sur le rivage... il me
menace du doigt... Tenez, tenez... ne le voyez-
vous pas ?..
GODWIN.
Si fait, je le vois ; mais pourquoi vous en
veut-il ?..
JARVIS.
A moi ?.. pourquoi il m'en veut ? Mais vous
ne savez donc pas que c'est moi qui suis cause
de sa mort ? vous n'assistiez pas à ses derniers
moments ?
GODWIN.
Non.
JARVIS.
Alors, vous étiez le senti ; car Londres entière
était venue à son supplice... il y avait foule aux
fenêtres, foule sur les toits, foule sur la place !
C'est une chose si belle et si rare, que de voir
un juste mourir !
(Cordella paraît à la porte, effrayée et écoutant.)
GODWIN.
Ah ! ah ! voilà que cela se débrouille.
(Il tire son agenda de sa poche.)
JARVIS.
Avant le moment fatal, il se mit à genoux,
pris tout bas, puis il demanda à parler.
GODWIN.
Que voulait-il dire ?
JARVIS.
Il voulait accuser, à la face de Londres, celui
qui l'avait amené là... il voulait lui rendre la
honte en échange de la mort... c'est bien pis, la
honte !
GODWIN.
Et que dit-il, alors ?
JARVIS.
Ce qu'il dit... écoutez : Anglais, je meurs
pour m'être fié à la parole d'un lâche... que mon
sang retombe sur la tête de ce misérable...
CORDELLA, s'avançant et se montrant tout-à-coup,
Mon père !
JARVIS, jetant un cri terrible.
Ah !
GODWIN, à part.
C'est lui, c'est Jarvis,

JARVIS.

Laisse-moi, laisse-moi ! tu sais bien que je t'ai défendu de te présenter devant moi... tu sais bien que c'est toi qui l'as tué, et que c'est toi qu'il devait maudire !.. (Il chancelle.)

CORDELIA.

Au secours ! au secours !
(Van Claer, Harry et Pétars arrivent par le fond.)

VAN CLAER.

Qu'est-ce, grand Dieu ! qu'y a-t-il !

JARVIS.

Ce qu'il y a ? c'est cette malheureuse qui veut encore attenter à ma vie... Je vous la dénonce à tous, comme coupable d'avoir empoisonné son père. (Il sort.)

VAN CLAER.

Pétars, suivez le dans sa chambre, et vous, rentrez, Mademoiselle, qu'en reprenant ses sens il ne vous retrouve pas ici !.. (Il sort.)

GOWIN, à part.

C'est bien. Je sais tout ce que je voulais savoir !.. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

CORDELIA, HARRY.

HARRY.

Que s'est-il donc passé ? comment avez-vous osé affronter sa présence ?

CORDELIA.

Avez-vous vu cet homme qui était là, qui lui parlait, et qui s'échappe sans rien dire à personne ?

HARRY.

Où... après ?

CORDELIA.

Vous venez de me quitter... j'ai entendu mon père qui parlait plus haut que d'habitude, et comme vous m'aviez dit qu'il était seul, je me suis approchée de cette porte et j'ai écouté... cet homme... ô mon Dieu ! que peut-il être ?.. cet homme pressait mon père de questions combinées avec un art perfide, et lui, il lui répondait comme au pauvre insensé, enfin, il avait été amené à dire son vrai nom, lorsque je ne sais quel instinct m'a poussée, j'ai jeté un cri, j'ai paru... toute son attention est retombée sur moi, et vous savez le reste.

HARRY.

Ainsi, il ne s'est pas nommé ?

CORDELIA.

Non, mais combatte entre le désir de le faire taire et la crainte de provoquer une de ces crises fatales... j'ai peut-être paru trop tard.

HARRY.

O mon Dieu ! mon Dieu ! si David ne s'était pas trompé !

CORDELIA.

David, comment ?

HARRY.

David Blum est ici, au service de M. Van Claer. Comme j'allais à la poste, je l'ai rencontré, et il a bien fallu lui confier une partie de notre secret... rassurez-vous, c'est un honnête garçon, je réponds de lui. Il m'a dit qu'en Hollande comme en France, il y avait des agents

du roi Jacques, chargés de réclamer l'extradition de ses sujets réfugiés.

CORDELIA.

Ciel !

HARRY.

Et puisqu'il faut tout avouer ; il prétend qu'un de ces misérables s'est introduit aujourd'hui chez le docteur Van Claer. Au signallement qu'il m'en a donné, je ne puis en douter, c'est l'homme qui était ici avec votre père !

CORDELIA.

Ah ! mes terreurs inexplicables me disaient donc la vérité !.. Il n'y a pas un moment à perdre, il faut nous remettre en route, Harry, courez au port, voyez s'il n'y a pas quelque vaisseau prêt à faire voile pour la Russie ou pour la Suède... Je ne vous demande pas si vous voulez toujours nous suivre ; vous voyez que je suis sûre de vous. (Harry sort.)

SCÈNE IX.

CORDELIA, VAN CLAER, sortant de la chambre de Jarvis.

CORDELIA.

Eh bien ! Monsieur, mon père ?

VAN CLAER.

La crise a été violente, mais elle est passée... il repose. Mais, Mademoiselle, comment, connaissant l'effet que votre présence produit sur lui, vous êtes-vous offerte à ses yeux ?

CORDELIA.

Il le fallait, peut-être. Veuillez me pardonner le triste état de cette scène, et recevoir mes remerciements et mes adieux.

VAN CLAER.

Vos adieux ?.. comment, vous voulez partir... vous quittez votre père ?

CORDELIA.

Le quitter ! non, Monsieur, c'est lui qui part, et je l'accompagne... car maintenant il ne s'agit plus de lui rendre la raison... il s'agit de sauver sa vie...

VAN CLAER.

De sauver sa vie !

CORDELIA.

Je crains que sa présence à La Haye ne soit déjà signalée.

VAN CLAER.

Et qui aurait pu le dénoncer ?

CORDELIA.

Cet homme qui était ici avec lui.

VAN CLAER.

C'est étrange, un jeune Anglais que j'ai chez moi m'en a dit autant que vous ; mais je ne peux croire...

CORDELIA.

David, n'est-ce pas ?

VAN CLAER.

Vous le connaissez ?

SCÈNE X.

VAN CLAER, DAVID, CORDELIA.

DAVID, criant avant d'entrer en scène.
M. Van Claer ! M. Van Claer !..

Le voici.

VAN CLAER.

DAVID, entrant.

M. Van Claer... ah ! M^{lle} Cordelia, pardon.

CORDELIA.

Bonjour, David.

DAVID, à part.

Comme elle est changée !

VAN CLAER.

Eh bien ! que me veux-tu ? de quoi s'agit-il ?..

DAVID.

Je viens pour... (A part.) Oh ! devant elle ! je ne peux pas dire... (Haut.) Je viens vous apporter la Gazette d'aujourd'hui, l'article y est...

VAN CLAER, le prenant avec humeur et le jetant sur la table.

C'est pour cela que tu fais tant de bruit ?

CORDELIA.

David, vous venez pour un motif plus grave, et c'est ma présence qui vous empêche de vous expliquer. Vous pouvez tout dire. J'ai vu Harry, je sais de quoi vous lui avez parlé...

VAN CLAER.

De M. Dickson, n'est-ce pas ?

DAVID.

De M. Dickson ? parlez mieux, s'il vous plaît. De M. Gouwin, l'ami, l'agent, le complice de ce damné lord Jeffries. Savez-vous où il est allé en sortant de chez vous ?

VAN CLAER.

Non.

DAVID.

Je le sais, moi, qui l'ai suivi... il est allé chez le conseiller Van Bruck, chargé de la police urbaine.

VAN CLAER.

Et là ?..

DAVID.

Là, en nuilence publique, et sans se gêner, votre cher M. Dickson, le philanthrope, a tiré de sa poche un mandat revêtu de la signature du prince d'Orange, et il a réclamé main-forte pour procéder à l'arrestation d'un Anglais réfugié en Hollande et condamné, dans son pays, à la peine de mort. Le conseiller a fait sortir tout le monde, et moi je suis accouru pour vous prévenir.

CORDELIA.

Vous entendez, Monsieur ?..

VAN CLAER.

A la peine de mort !.. Mais quel crime avait donc commis votre père ?

DAVID.

Un crime !.. lui, M. Jarvis !

VAN CLAER.

Jarvis !

CORDELIA.

Tout est connu.

DAVID, se mordant le doigt.

Aie ! aie ! aie ! qu'est-ce que j'ai dit là ?

VAN CLAER.

Quoi, votre père est ce Jarvis, qui, à la face de l'Angleterre, a manqué à une parole si solennellement donnée, qui a laissé un innocent mourir à sa place !.. Ah ! Mademoiselle, quand vous êtes venue me demander asile, vous ne saviez donc pas que le malheureux Melvil était mon ami ?..

CORDELIA, tombant à genoux.

Venez-le sur moi, alors ; mais ne perdez pas mon père ! Il est innocent ; c'est moi qui ai tout fait.

VAN CLAER.

Comment ?

CORDELIA.

C'est moi, qui, pour l'empêcher de retourner dans sa prison, lui ai fait prendre un narcotique ; c'est moi qui l'ai fait porter endormi dans une voiture... enfin, c'est lui qui avait donné sa parole ; mais c'est moi qui, devant les hommes et devant Dieu, suis responsable du parjure ! Certes, j'étais loin de m'imaginer que Melvil pût jamais payer de sa vie la nuit de liberté qu'il avait accordée à mon père ; mais, quand même j'aurais prévu cet affreux malheur, j'ai fait ce que toute autre aurait fait à ma place... entre la vie d'un inconnu et celle de mon père, il ne m'était pas permis de choisir !..

VAN CLAER.

Mais, lui, lui, votre père, il ne pouvait ignorer que le gouvernement de Jacques II est inflexible, qu'il fallait à Jeffries son compte de victimes, et que la tête de Melvil répondait de celles de ses prisonniers !.. Quand il est revenu à lui, comment n'a-t-il pas pris le chemin de Londres ?..

CORDELIA.

Il le voulait, Monsieur, quoique déjà nous fussions en France ; mais un hasard, dirai-je heureux ou malheureux ? fit tomber entre ses mains une gazette où l'exécution de Melvil était racontée...

VAN CLAER.

Eh bien ?

CORDELIA.

Eh bien ! c'est en la lisant qu'il a perdu la raison.

VAN CLAER.

Oh !

CORDELIA.

Voilà pourquoi il demande toujours cette gazette fatale... pourquoi il m'a chassée de sa présence, moi, qu'il a tant aimée... pourquoi ma vue lui cause ces crises terribles ; enfin, voilà pourquoi il m'a maudite. Je ne me plains pas de mon sort, je l'ai mérité ; mais le malheur même de mon père atteste sa innocence. Il est devenu fou pour n'avoir pas tenu sa parole ; c'est toujours le plus honnête homme de Londres !..

DAVID, pleurant.

Oni, certainement, M. Van Claer, et je puis dire que là-bas, j'ai bien des fois pris sa défense.

VAN CLAER.

Et moi, dorénavant, je prendrai la vôtre. Si vous avez commis une faute, elle vous a été inspirée par l'excès du sentiment le plus noble, et vous l'avez suffisamment expiée... Quant à la mort de Melvil, apprenez un grand secret... Melvil...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JARVIS, sortant de sa chambre.

JARVIS.

Melvil !.. qui parle ici de Melvil ?

CORDELIA.

Dieu !

DAVID.

C'est lui !

VAN CLAEK, se plaçant devant Cordelia.

Éloignez-vous, silence ! (Cordelia se retire de quelques pas et reste cachée, aux yeux de son père, derrière la porte de sa chambre qu'elle laisse entr'ouverte.) C'est moi qui en parle : j'étais son ami.

JARVIS.

Je l'étais aussi, moi ! Mais il est mort !

VAN CLAEK.

Mort ?

JARVIS.

Je l'ai lu.

VAN CLAEK.

Ah ! je l'ai lu aussi, moi !.. Et tenez... c'est dans cette gazette.

(Il lui donne celle que David a apportée.)

JARVIS, la saisissant.

Cette gazette... Ah ! donnez, donnez, et qu'on vienne me la prendre, à présent !

CORDELIA, à Van Clæk.

Qu'avez-vous fait ?..

VAN CLAEK.

Ne le troublez pas, Mademoiselle, et priez !.. C'est peut-être Dieu qui m'inspire !..

JARVIS, lisant.

« Son Altesse le prince Stathouder, Guillaume d'Orange, est arrivé à Exeter et a pris le commandement des troupes du parlement. »

DAVID.

Ça y est ? Tant mieux !

JARVIS.

Ce n'est pas cela. (Lisant.) « Sa Majesté le roi de France a ordonné à son ambassadeur, à La Haye, de prendre ses passeports... » Ce n'est point encore cela... Cette gazette, ce n'est donc point celle que j'ai lue ?.. ah ! uh ! si fait, voilà, voilà... « Il y a trois ans, la gazette anglaise (*Le Parlement*) donnait sur la mort du lieutenant de la Tour de Londres, les détails suivants... » Ah !.. (Il lit d'une voix entre-coupée de sanglots et ne prononce à haute voix, que les passages les plus cruels pour lui.) « Son supplice a eu lieu à six heures du soir ; douze heures après celle où Jarvis, dont il répondait, aurait subi le sien... » Quand son tour fut arrivé : Anglais, dit-il, je meurs pour m'être fié à la parole de celui que vous appelez l'honnête homme... que ma mort retombe donc sur le misérable qui m'assassine !.. Honte et infamie sur le parjure Jarvis !..

(Il tombe anéanti sur un fauteuil.)

DAVID.

C'est l'article de M. Van Clæk !

CORDELIA.

Ah ! Monsieur... je vous le disais bien !

VAN CLAEK.

Silence !.. Eh bien ! M. Boermans, vous n'achevez pas ?

JARVIS, lui tendant le journal.

Qu'ai-je encore à apprendre ?.. Reprenez cette gazette maudite ! Vous aviez bien raison de me la refuser !..

VAN CLAEK, le reprenant.

C'est donc moi qui continuerai !.. (Lisant.)

« Aujourd'hui, nous pouvons annoncer que par un miracle du ciel, Melvil n'est pas mort !.. »

CORDELIA.

Dieu !

JARVIS.

Que dites-vous ?..

VAN CLAEK.

Non, Melvil n'est pas mort !.. Écoutez ! écoutez !.. « Vu l'heure avancée, son corps avait été détaché du gibet au bout de quelques minutes et transporté chez le docteur Van Clæk, qui s'avait réclamé pour lui rendre les derniers devoirs. Tout-à-coup, en prenant la main de son ami, le docteur s'aperçut que la vie ne l'avait pas encore abandonné... Une saignée, pratiquée à l'instant même, sauva le malheureux Melvil ; et, à cette heure, il vient d'écrire de Buenos-Ayres, qu'étant désormais à l'abri du roi Jacques, il permettait de donner toute publicité à sa miraculeuse résurrection !.. »

JARVIS.

Ah !.. que viens-je d'entendre !..

VAN CLAEK.

La vérité !.. Le docteur Van Clæk, l'ami et le sauveur de Melvil, vous le garantit sur sa parole !

JARVIS.

Melvil n'est pas mort !.. Ainsi, ma conscience est pure... je puis retrouver l'honneur et le repos, je n'ai pas causé la mort d'un homme !.. Oh !.. que se passe-t-il donc en moi ?.. le cercle de feu qui me serrait le front s'élargit... ma poitrine est libre... il me semble que je sors des ténèbres... O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous bédis, et je vous remercie... Je vois... je pense... je redeviens moi... j'existe !..

VAN CLAEK, à Cordelia.

Venez, maintenant !..

CORDELIA, s'avançant.

Mon père !..

JARVIS.

Ma fille ! ma Cordelia !.. Mais, viens, viens donc !.. (Il lui tend les bras ; elle s'y jette en poussant un cri de joie.) Où as-tu donc été, ma fille chérie, que je ne t'ai pas vue depuis si longtemps ?..

CORDELIA.

Mon père ! mon père !.. oh ! Dieu est dans tout ceci ! Melvil n'est pas mort, et je vous ai sauvé la vie !..

JARVIS.

Oui, tout peut se réparer !

DAVID.

Monsieur...

JARVIS.

C'est toi, David ?

DAVID.

Quel bonheur ! il me reconnaît !

JARVIS.

Où sommes-nous donc ?

CORDELIA.

Chez le meilleur des hommes, chez le docteur Van Clæk, chez notre libérateur !

(Godwin paraît, suivi d'un conseiller.)

DAVID.

Ciel ! Godwin !..

CORDELIA, à Van Clæk.

Ah ! Monsieur !..

VAN CLAEK.

Remettez-vous, et priez seulement votre père de ne pas me démentir.

DAVID.

Je cours prévenir M. Harry !

(Il sort. Cordelia vient se ranger près de Jarvis.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GODWIN, UN CONSEILLER DE VILLE, DEUX GARDES, qui restent dans l'antichambre.

VAN CLAER.

A quel titre le docteur Dickson, l'ami du vénérable Clarke, se fait-il accompagner chez moi par ces soldats ?

GODWIN.

A titre de premier secrétaire du lord Chancelier d'Angleterre, et d'envoyé du roi Jacques II, dans les Provinces-Unies.

VAN CLAER.

Le représentant d'un roi se serait introduit chez moi à l'aide d'un mensonge !... Qui que vous soyez, vous vous êtes conduit comme un espion, et c'est en espion que je vous traite. Sortez à l'instant de chez moi !

GODWIN, au Conseiller.

M. le Conseiller, veuillez lire à M. Van Claer l'ordre d'extradition en vertu duquel nous sommes entrés chez lui.

VAN CLAER.

Je sais ce que ce peut-être, mais la maladie dont M. Jarvis est atteint le place dans une exception que tous les peuples respectent. Je ne vois en lui ni un réfugié, ni un coupable ; c'est un insensé, vous le savez vous-même, et ma maison est un lieu d'asile.

GODWIN.

Vous résistez à un ordre contre-signé par le prince d'Orange ?

VAN CLAER.

Le prince d'Orange...

JARVIS, à Van Claer, l'interrompant.

Assez, Monsieur ; ne vous compromettez pas pour me servir... Je n'ai plus de droit à votre protection... J'ai été fou, c'est vrai, mais je ne le suis plus.

CORDELIA.

Mon père !

VAN CLAER.

Ah ! que dites-vous ?

JARVIS.

Je dis que le jour est venu pour moi de rentrer en Angleterre, et que si Monsieur ne s'était pas donné la peine de venir à moi, c'est moi qui aurais été à lui. Je dis que j'ai laissé mon honneur à Londres, que voilà trois ans qu'il me manque, et qu'il est bien temps que j'aille l'y chercher.

CORDELIA.

Mais c'est la mort qui vous attend !

JARVIS.

Tant mieux, ma fille, ma justification sera complète, et Londres entière y assistera... recevez mes remerciements, Monsieur ; ma dernière pensée sera pour ma fille, mais l'avant-dernière pour vous. (A Godwin.) Allons, quand vous voudrez.

CORDELIA.

Mon père !.. ah ! tout est perdu !..

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HARRY, DAVID.

HARRY, se précipitant en scène.

Tout est sauvé...

JARVIS.

Harry !..

VAN CLAER.

Que venez-vous dire ?

HARRY.

Qu'un exprès, arrivé il y a un quart-d'heure, a apporté la nouvelle de la défaite du roi Jacques et de sa déchéance... l'Angleterre en est délivrée !..

GODWIN.

Ce sont de fausses nouvelles ; le roi Jacques avait un trésor, une armée, une flotte, tout enfin !

HARRY.

Excepté la nation, c'est-à-dire qu'il n'avait rien. Allez l'attendre à Dunkerque, c'est là qu'il doit débarquer.

GODWIN.

Et qu'importe, après tout, ce qui se passe à Londres, l'Angleterre a toujours un gouvernement, et cet ordre est signé du prince d'Orange.

HARRY.

Il n'y a plus de prince d'Orange !.. (On entend le canon.) Il n'y a que le roi d'Angleterre qui s'appelle maintenant Guillaume III !..

DAVID, à Godwin.

Allez à Dunkerque, philanthrope... c'est ce que vous avez de mieux à faire.

GODWIN.

A Dunkerque ?.. le prince d'Orange aura besoin de moi ; je vais à Londres.

(Il sort ; le conseiller et les soldats le suivent.)

JARVIS.

Et nous y allons aussi : c'est à Londres que je dois me réhabiliter.

CORDELIA.

En m'accusant.

VAN CLAER.

Qui oserait vous condamner ? en sauvant Melvil, Dieu vous a justifiée !

FIN.

VA1 1536653